

Ernest RENAN
(1925)

DIALOGUES PHILOSOPHIQUES

SUIVI DE
L'EXAMEN DE CONSCIENCE
PHILOSOPHIQUE

Ornés de compositions originales
Gravées sur bois par C. Le Breton

Un document produit en version numérique par Mme Marcelle Bergeron, bénévole
Professeure à la retraite de l'École Dominique-Racine de Chicoutimi, Québec

Courriel: <mailto:mabergeron@videotron.ca>

[Page web](#)

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"

Site web: <http://classiques.uqac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf., .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.

Jean-Marie Tremblay, sociologue
Fondateur et Président-directeur général,
[LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.](#)

Un document produit en version numérique par Mme Marcelle Bergeron, bénévole, professeure à la retraite de l'École Dominique-Racine de Chicoutimi, Québec.

courriels: marcelle_bergeron@uqac.ca; mabergeron@videotron.ca

ERNEST RENAN

Dialogues philosophiques.
Suivi de *L'examen de conscience philosophique.*

Paris : Claude Aveline, Éditeur, 1925, 211 pp.

Polices de caractères utilisés :

Pour le texte : Times New Roman, 12 points.

Pour les citations : Times New Roman 10 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 10 points.

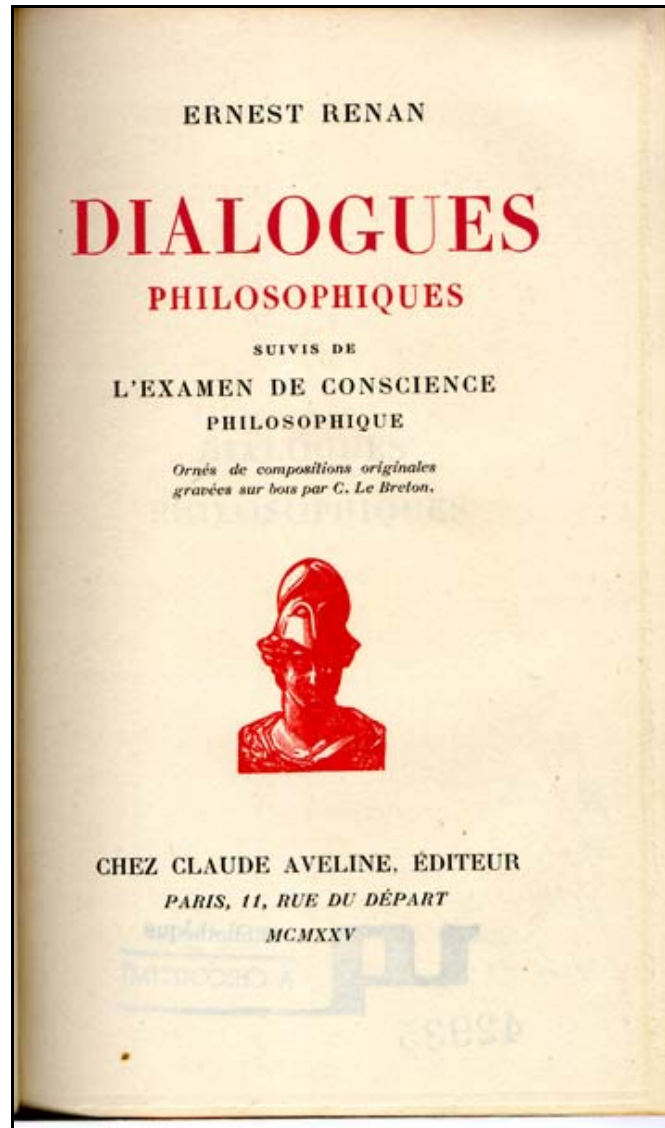
Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2008 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE US (8.5'' x 11'')

Édition complétée le 18 février, 2011 à Chicoutimi, Ville de Saguenay Québec.



Ernest RENAN



Paris : Claude Aveline, Éditeur, 1925, 211 pp.

Table

DIALOGUES PHILOSOPHIQUES

DÉDICACE

Bandeau : La maison natale de Renan, à Tréguier.

PRÉFACE.

Bandeau : Le banc du séminaire d'Issy

PREMIER DIALOGUE : CERTITUDES.

Bandeau : Parc de Versailles

DEUXIÈME DIALOGUE : PROBABILITÉS

Bandeau : Parc de Versailles

TROISIÈME DIALOGUE : RÊVES

Bandeau : Parc de Versailles.

EXAMEN DE CONSCIENCE PHILOSOPHIQUE

EXAMEN DE CONSCIENCE PHILOSOPHIQUE.

Bandeau : La maison de Rosmapamon

DIALOGUES
PHILOSOPHIQUES

[p. 3]



A M. MARCELLIN BERTHELOT

[Retour à la table](#)

Plus d'une fois, en retrouvant dans ces pages certaines idées dont nous avons mille fois causé ensemble, je me suis demandé si elles étaient de vous ou de moi, tant nos pensées se sont depuis trente ans entrelacées, tant il m'est impossible, dans notre intime association intellectuelle, de distinguer ce qui est mien de ce qui est vôtre. C'est comme si l'on voulait partager les membres de l'enfant entre le père et la mère. Tantôt l'embryon de [p. 4] l'idée est de vous et le développement m'appartient ; tantôt le germe est venu de moi, et c'est vous qui l'avez fécondé. Tout ce que j'ai pu dire de bon sur l'ensemble de l'univers, je veux qu'on le regarde comme vous appartenant. D'un autre côté, je réclame une part dans la formation de votre esprit philosophique ; je n'en aurai pas de meilleure.

Vous aviez dix-huit ans, j'en avais vingt-deux quand nous commençâmes à penser ensemble. Nous étions alors ce que nous sommes aujourd'hui. Notre sérieuse jeunesse, traversée d'espérances vite déçues, fut suivie d'un âge mûr plein de tristesses. Punis de fautes que nous n'avions pas commises, nous vîmes la France s'abîmer dans la bassesse, la sottise, l'ignorance. Trahie vraiment par ses aînés, notre génération a droit de se plaindre. Chaque génération doit à la suivante ce qu'elle a reçu de ses devancières, un ordre social établi. Après avoir amené le fatal écroulement de février, ceux qui nous devaient une libre patrie [p. 5] préparèrent malgré nous la funeste solution de décembre. Puis, quand nous fûmes résignés à suivre la France dans la voie où elle s'était engagée, tout croula de nouveau, et il fallu attendre cinq ans encore qu'il plût aux présomptueux politiques qui nous avaient perdus de s'avouer impuissants.

Verrons-nous enfin de meilleurs jours, et notre vieillesse sera-t-elle comme l'arrière-saison du poète hébreu, qui récolta dans la joie la moisson qu'il avait semée dans les larmes ? Vous l'espérez, et puissiez-vous avoir raison ! Tant de fautes ont été commises qu'il en est beaucoup qu'on ne peut plus commettre. Si la France veut jouer une fois de plus sa belle partie de sympathie, de liberté, de dignité pour tous, le monde l'aimera encore. Sa défaite aura mieux valu que la plus éclatante victoire si elle donne l'exemple d'une nation sage sans guides et intelligente sans maîtres. Que volontiers j'effacerai alors toutes mes lugubres prophéties ! Comme je serai heureux de [p. 6] me rétracter !... En attendant, notre tâche est bien simple : redoublons de travail. Je sens en moi quelque chose de jeune et d'ardent ; je veux imaginer quelque chose de nouveau. Il faut que M. Hugo et M^{me} Sand prouvent que le génie ne connaît pas la vieillesse. Il faut que Taine, About, Flaubert fassent dire que leurs meilleures œuvres jusqu'ici n'ont été que des essais. Il faut que Claude Bernard et Balbiani découvrent d'autres secrets de la vie. Il faut que vous étonniez la science par quelque nouvelle synthèse, que vous attaquiez l'atome, que vous recherchiez s'il est aussi incorruptible qu'on le croit. Il faut que chacun se surpasse, pour qu'on dise de nous : « Ces Français sont bien encore les fils de leurs pères : il y a quatre-vingts ans, Condorcet, en pleine Terreur, attendant la mort dans sa cachette de la rue Servandoni, écrivait son Esquisse des progrès de l'esprit humain. »



[p. 7]



PRÉFACE

[Retour à la table](#)

LES dialogues qui forment la partie la plus importante de ce volume ont été écrits à Versailles pendant le mois de mai 1871. J'avais quitté Paris à la fin d'avril, navré des aberrations dont on y était témoin et bien assuré qu'il n'était possible d'y rendre aucun service à la cause de la raison. Privé de mes livres et séparé de mes travaux, j'employai ces loisirs forcés à faire un retour sur moi-même et à dresser une sorte d'état sommaire de [p. 8] mes croyances philosophiques. La forme du dialogue me parut bonne pour cela, parce qu'elle n'a rien de dogmatique et qu'elle permet de présenter successivement les diverses faces du problème, sans que l'on soit obligé de conclure. Moins que jamais je me sens l'audace de parler doctrinalement en pareille matière. Les trois morceaux offerts ici au public ont pour objet de présenter des séries d'idées se développant selon un ordre logique, et non d'inculquer une opinion ou de prêcher un système déterminé. Les problèmes qui y sont traités sont de ceux auxquels on pense toujours, même en sachant bien qu'on ne les résoudra jamais. Exciter à réfléchir, parfois même provoquer par certaines exagérations le sens philosophique du lecteur, voilà l'unique but que je m'y suis proposé. La dignité de l'homme n'exige pas que l'on sache faire à ces questions une réponse arrêtée ; elle exige qu'on n'y soit pas indifférent. Sonder la profondeur de l'abîme n'est donné à personne ; mais on fait preuve d'un esprit bien [p. 9] superficiel, si l'on ne cède à la tentation d'y plonger parfois le regard.

Je connais trop les malentendus auxquels on s'expose en traitant les sujets philosophiques et religieux pour espérer que ces observations soient bien

comprises. Je me résigne d'avance à ce que l'on m'attribue directement toutes les opinions professées par mes interlocuteurs, même quand elles sont contradictoires. Je n'écris que pour des lecteurs intelligents et éclairés. Ceux-là admettront parfaitement que je n'aie nulle solidarité avec mes personnages et que je ne doive porter la responsabilité d'aucune des opinions qu'ils expriment. Chacun de ces personnages représente, aux degrés divers de la certitude, de la probabilité, du rêve, les côtés successifs d'une pensée libre ; aucun d'eux n'est un pseudonyme que j'aurais choisi, selon une pratique familière aux auteurs de dialogues, pour exposer mon propre sentiment.

À plus forte raison, dois-je protester contre l'interprétation qui voudrait voir [p. 10] sous ces noms fictifs des philosophes ou des savants de nos jours. Les vrais interlocuteurs de ces dialogues sont des abstractions ; ils représentent des situations intellectuelles existantes ou possibles, et non des personnes réelles. Ce ne sont pas ici des conversations comme les anciens se plaisaient à en supposer entre des hommes célèbres vivants ou morts ; ce sont les pacifiques dialogues auxquels ont coutume de se livrer entre eux les différents lobes de mon cerveau, quand je les laisse divaguer en toute liberté. Le temps des systèmes absolus est passé. Cela veut-il dire que l'homme va renoncer à chercher une conséquence logique dans la chaîne des faits de l'univers ? Non ; mais, autrefois, chacun avait un système ; il en vivait, il en mourait ; maintenant, nous traversons successivement tous les systèmes, ou, ce qui est bien mieux encore, nous les comprenons tous à la fois.

En relisant, au bout de cinq ans, ces impressions d'une sombre époque, je les trouvai tristes et dures, et j'hésitai d'abord [p. 11] à les publier. L'horrible règne de la violence que nous traversons m'avait donné le cauchemar. Pour adorer Dieu alors, il fallait regarder très loin ou très haut ; « le bon Dieu » était le vaincu du jour. On l'avait tant de fois invoqué en vain !... et en sa place on n'avait trouvé qu'un *Sebaoth* inflexible, uniquement touché de la délicatesse morale des uhlands et de l'excellence incontestable des obus prussiens ! J'avais perdu de vue le dieu beaucoup plus doux que je rencontrai il y a quinze ans sur mon chemin en Galilée, et avec qui j'eus en route de si chers entretiens *. Une femme très distinguée, à qui je prêtai le manuscrit, me dit : « N'imprimez pas ces pages : elles donnent froid au cœur. »

La situation politique où les événements ont mis la France augmentait mes appréhensions. Pour penser librement, il faut être sûr que ce qu'on publie ne tirera pas à conséquence. Dans un État gouverné par un souverain, maître de sa force armée, on [p. 12] a plus d'assurance ; car on sait que la société est gardée contre ses propres erreurs. On devient timide, quand la société ne repose que sur elle-même, et qu'on craint, en respirant trop fort, d'ébranler le frêle édifice sous lequel on est abrité. Une société n'ayant son principe de défense qu'en elle-même a plus de précautions à prendre qu'une société cuirassée, si l'on peut ainsi dire, par le

* *Nonne cor nostrum ardens erat in nobis dum loqueretur in via ?*

dehors. Voilà pourquoi les républiques, bien que souvent plus libérales que les monarchies envers la liberté de penser, nuisent indirectement à celle-ci, par suite des précautions que le philosophe s'impose pour éviter que la masse des esprits étroits ne prenne le change sur ses intentions.

Tout bien pesé, cependant, après avoir pris l'avis de personnes sages et supprimé quelques développements trop singuliers, je me suis résolu à soumettre aux lecteurs attentifs ces pages écrites à leur intention. Pour les esprits peu exercés, de pareilles rêveries seront sans venin : elles leur paraîtront dénuées de sens. Quant aux personnes [p. 13] versées dans les recherches philosophiques, elles verront bien vite que mon but unique a été d'éveiller la réflexion sur des problèmes qu'on ne peut passer sous silence sans injure envers la vérité. Le désir que j'ai en écrivant d'être clair et de donner de la saillie à ma pensée me fait quelquefois recourir à un procédé analogue à celui que Jean-Paul Richter emploie dans ce morceau célèbre où, pour inspirer l'horreur de l'athéisme, il le fait prêcher par le Christ. Le moyen le plus énergique de relever l'importance d'une idée, c'est de la supprimer et de montrer ce que le monde devient sans elle. J'espère appliquer un jour en grand ce mode d'exposition philosophique dans un livre que j'intitulerai *Hypothèses*, et où j'esquisserai sept ou huit systèmes du monde, dans chacun desquels il manquera un élément capital. Par là, le rôle de cet élément sera mis dans un relief extraordinaire, qui deviendra sensible même aux vues les plus basses.

La grande majorité des hommes, à [p. 14] l'égard de ces problèmes, se divise en deux catégories, à égale distance desquelles il nous semble qu'est la vérité. « Ce que vous cherchez est trouvé depuis longtemps », disent les orthodoxes de toutes les nuances. — « Ce que vous cherchez n'est pas trouvable », disent les positivistes pratiques (les seuls dangereux), les politiques railleurs, les athées. Certes, on ne connaîtra jamais la formule de l'infini vivant ; mais on ne réussira pas davantage à persuader à l'homme qu'il soit vain de désirer connaître l'ensemble dont il fait partie et qui l'entraîne malgré lui. Enfantines sont ces admirables images par lesquelles Raphaël, dans les travées des Loges, Michel-Ange, sur les voûtes de la Sixtine, voulurent exprimer les origines de l'univers ; et pourtant qui ne se réjouit qu'elles existent ? La philosophie est, selon les jours et les heures, une chose frivole, puérile, absurde, ou la seule chose sérieuse. Il est dangereux de s'y ensevelir ; car on s'use à poursuivre ce qui vous échappe toujours. Il ne faut pas s'en sevrer ; car on avoue par là [p. 15] sa médiocrité de sentiments et le peu de générosité des esprits qu'on porte en soi. L'univers a un but idéal et sert à une fin divine ; il n'est pas seulement une vaine agitation, dont la balance finale est zéro. Le but du monde est que la raison règne. L'organisation de la raison est le devoir de l'humanité. Vous aurez beau la presser d'abdiquer ces hautes visées. Au sortir des prédications d'un étroit bon sens matérialiste, elle profitera de sa première heure de liberté pour faire quelque folie et prouver ainsi que la basse jouissance ne lui suffit pas.

Voilà pourquoi toute réflexion qui transporte l'homme hors du cercle étroit de son égoïsme est salutaire et bonne pour l'âme, quel que soit le tour que prennent

ces réflexions. Le blasphème des grands esprits est plus agréable à Dieu que la prière intéressée de l'homme vulgaire ; car, bien que le blasphème réponde à une vue incomplète des choses, il renferme une part, de protestation juste, tandis que l'égoïsme ne contient aucune parcelle de vérité. Une [p. 16] observation d'ailleurs est importante, et je dois y insister. Ces spéculations n'ont aucune application pratique ou, en tout cas, supposent, comme le « doute méthodique » de Descartes, des lois préalables qu'on s'est faites et dont le meilleur garant est un bon naturel. Douceur, bienveillance pour tous, respect de tous, amour du peuple, goût du peuple, bonté universelle, amabilité envers tous les êtres, voilà la loi sûre et qui ne trompe pas. — Comment concilier de tels sentiments avec la hiérarchie de fer de la nature et la croyance en la souveraineté absolue de la raison ? — Je n'en sais rien ; mais peu m'importe. La bonté ne dépend d'aucune, théorie. On peut aimer le peuple avec une philosophie aristocrate, et ne pas l'aimer en affichant des principes démocratiques. Au fond, ce n'est pas la grande préoccupation de l'égalité qui crée la douceur et l'affabilité des mœurs. L'égalité jalouse produit, au contraire, quelque chose de rogue et de dur. La meilleure base de la bonté, c'est l'admission d'un ordre providentiel, où tout a [p. 17] sa place et son rang, son utilité, sa nécessité même. Les hommes ne sont pas égaux, les races ne sont pas égales. Le nègre, par exemple, est fait pour servir aux grandes choses voulues et conçues par le blanc. Il ne suit pas de là que cet abominable esclavage américain fût légitime. Non seulement tout homme a des droits, mais tout être a des droits. Les dernières races humaines sont bien supérieures aux animaux ; or nous avons des devoirs même envers ceux-ci. Ce n'est pas assez de ne pas faire de mal aux êtres : il faut leur faire du bien, il faut les gâter, il faut les consoler des rudesses obligées de la nature. Bien assis sur ces principes, livrons-nous doucement à tous nos mauvais rêves. Imprimons-les même, puisque celui qui s'est livré au public lui doit tous les côtés de sa pensée. Si quelqu'un pouvait en être attristé, il faudrait lui dire comme le bon curé qui fit trop pleurer ses paroissiens en leur prêchant la Passion : « Mes enfants, ne pleurez pas tant que cela : il y a bien longtemps que [p. 18] c'est arrivé, et puis ce n'est peut-être pas bien vrai * . »

La bonne humeur est ainsi le correctif de toute philosophie. Je ne connais pas de philosophie gaie ; mais la nature est éternellement jeune et nous sourit toujours. Il n'y a pas d'impasse pour elle. Elle sort des situations les plus désespérées. Au premier coup d'œil, l'humanité de nos jours semble acculée à une position sans issue. Les vieilles croyances au moyen desquelles on aidait l'homme à pratiquer la vertu sont ébranlées, et elles n'ont pas été remplacées. Pour nous autres, esprits cultivés, les équivalents de ces croyances que fournit l'idéalisme suffisent tout à fait ; car nous agissons sous l'empire d'anciennes habitudes ; nous sommes comme ces animaux à qui les physiologistes enlèvent le cerveau, et qui

* Je publierai plus tard un essai, intitulé *L'Avenir de la science*, que je composai en 1848 et 1849, bien plus consolant que celui-ci, et qui plaira davantage aux personnes attachées à la religion démocratique. La réaction de 1850-51 et le coup d'État m'inspirèrent un pessimisme dont je ne suis pas encore guéri. [*L'Avenir de la science* se trouve dans Les Classiques des sciences sociales également. MB]

n'en continuent pas moins [p. 19] certaines fonctions de la vie par l'effet du pli contracté. Mais ces mouvements instinctifs s'affaibliront avec le temps. Faire le bien pour que Dieu, s'il existe, soit content de nous paraîtra à plusieurs une formule un peu vide. Nous vivons de l'ombre d'une ombre. De quoi vivra-t-on après nous ?... Une seule chose est sûre : c'est que l'humanité tirera de son sein tout ce qui est nécessaire en fait d'illusions pour qu'elle remplisse ses devoirs et accomplisse sa destinée. Elle n'y a pas failli jusqu'ici ; elle n'y faillira pas dans l'avenir.

Je crains parfois qu'on ne me reproche d'avoir semblé me livrer aux jeux d'un loisir coupable en poursuivant d'inoffensives chimères au moment où ma patrie traversait les plus graves crises qu'elle ait jamais connues. Je répondrai ce que j'ai déjà plus d'une fois répondu. J'ai toujours été à la disposition de mon pays. En 1869, invité par un groupe d'électeurs à me présenter à la députation, je fis, afin de répondre à ce vœu, des sacrifices pour moi très considérables. La seule [p. 20] chose à laquelle je ne me pliai pas fut de dire un mot de plus ou de moins que ce que j'estimais bon à dire. Depuis, j'ai toujours répété que j'étais aux ordres de mes concitoyens pour les mandats qu'ils voudraient me confier. Toute sollicitation, en pareil cas, me paraît déplacée. Les mandats politiques, dans les temps difficiles où nous sommes, ne doivent être ni recherchés ni refusés. Aveugles et imprudents sont ceux qui les recherchent ; égoïstes sont ceux qui les refusent et qui, par amour d'une existence tranquille, se mettent à l'abri des dangers inséparables de la vie publique. Je proteste que, si le pays m'avait imposé des devoirs, je les aurais remplis avec courage et que j'y eusse dépensé tout ce que j'ai d'application et de capacité de travail.



[p. 21]

PREMIER DIALOGUE

—

CERTITUDES

[p. 22 sans texte, p. 23]



PHILALÈTHE, EUTHYPHRON, EUDOXE.

[Retour à la table](#)

DANS les premiers jours du mois de mai 1871, Euthyphron, Eudoxe et Philalèthe, tous trois philosophes de cette école qui a pour principes fondamentaux le culte de l'idéal, la négation du surnaturel, la recherche expérimentale de la réalité, avaient quitté Paris. Ils se promenaient, accablés des malheurs de leur patrie, dans une des parties les plus reculées du parc de Versailles. Eudoxe portait sur lui un exemplaire des *Entretiens sur la métaphysique* de Malebranche. Ils [p. 24] s'assirent, et Eudoxe se mit à lire le treizième entretien :

Ah ! Théodore, que l'idée que vous m'avez donnée de la Providence me paraît belle et noble ! mais, de plus, qu'elle est féconde et lumineuse, qu'elle est propre à faire taire les libertins et les impies ! Jamais principe n'eut plus de suites avantageuses à la religion et à la morale. Qu'il répand de lumières, qu'il dissipe de difficultés, cet admirable principe ! Tous ces effets qui se contredisent dans l'ordre de la nature et dans celui de la grâce ne marquent nulle contradiction dans la cause qui les produit ; ce sont, au contraire, autant de preuves évidentes de l'uniformité de sa conduite. Tous ces maux qui nous affligent, tous ces désordres qui nous choquent, tout cela s'accorde aisément avec la sagesse, la bonté, la justice de Celui qui règle tout... Il faut que l'ouvrage de Dieu s'exécute par des voies qui portent le caractère de ses attributs. J'admire présentement le cours majestueux de la providence générale.

THÉODORE. — Je vois bien, Ariste, que vous avez suivi de près et avec plaisir le principe que je vous ai exposé ces jours-ci, car vous en paraissez encore tout ému. Mais l'avez-vous bien saisi ? vous en êtes-vous bien rendu le maître ? C'est de quoi je doute

encore, car il est bien difficile que, depuis si peu de temps, vous l'ayez assez médité pour vous en mettre en pleine possession. Faites-nous part, je vous prie, de quelques-unes de vos réflexions, afin de me délivrer de mon doute et [p. 25] que je sois en repos ; car plus les principes sont utiles, plus ils sont féconds, plus est-il dangereux de ne les prendre pas tout à fait bien.

ARISTE. — Je le crois ainsi, Théodore ; mais ce que vous nous avez dit est si clair, votre manière d'expliquer la Providence s'accorde si parfaitement avec l'idée de l'Être infiniment parfait et avec tout ce que nous voyons arriver, que je sais bien qu'elle est véritable...

EUDOXE

Comme il manque par moments peu de chose à cette philosophie pour que nous puissions l'adopter ! Ce grand principe de Malebranche : « Dieu n'agit pas par des volontés particulières », est bien le résumé de notre théodicée.

PHILALÈTHE

Assurément. La science que Malebranche eut de l'univers était incomplète, comparée à celle que nous pouvons avoir, mais il en tira les conséquences avec sagacité.

EUTHYPHRON

Sans parler d'une foule de contradictions dont nous nous garderons de lui faire un reproche, vu les difficultés que lui créaient [p. 26] l'intolérance de son siècle et sa qualité de religieux, je ne peux cependant admettre sans protestation des vues aussi hasardées sur l'ensemble de l'univers. Ce que chacun sait est le résultat des expériences qu'il a faites de la réalité, ainsi que des expériences qui ont été faites avant lui et hors de lui, mais qui lui sont arrivées par l'audition ou la lecture. L'induction et la généralisation appliquées à ces faits amènent à des idées plus ou moins justes sur des portions de l'univers. Je dis « à des idées plus ou moins justes », car, pour affirmer dans une forme absolue quelque chose au sujet d'une portion de l'univers, il faudrait connaître l'infinité des faits qui constituent cette portion de l'univers ; or cela est impossible à l'esprit humain. Notre connaissance à cet égard peut être comparée à un plan topographique plus ou moins bien fait. Le meilleur plan est loin d'être adéquat au pays lui-même ; il en donne cependant une idée, et même le plan le plus médiocre n'est pas inutile.

Notre connaissance va perdant de sa certitude à mesure que nous embrassons des segments plus vastes de la réalité. Que [p. 27] dire quand nous avons la prétention d'embrasser l'ensemble du monde ? Notre situation alors me rappelle l'impression que j'éprouvai une nuit dans la Békaa. Il faisait très sombre ; un falot éclairait le sable et les pierres jusqu'à une distance de quelques pas ; au delà de ce petit cercle de lumière était l'immensité ténébreuse. Vouloir conjecturer si, à un kilomètre de là, il y avait une plaine, des montagnes, des rivières, des rochers eût été chimérique. Ainsi ferions-nous si, du point où nous sommes placés dans l'univers, nous voulions juger de l'ensemble.

PHILALÈTHE

Force nous est bien, cependant, d'essayer de construire d'après ce que nous voyons la théorie de ce que nous ne voyons pas, sous peine de ressembler à l'animal qui, courbé vers la terre, ne s'occupe que de l'objet le plus prochain de ses sens et de ses appétits.

EUTHYPHRON

Soit, mais n'oubliez pas que de telles vues ne dépassent pas ce que les anciens [p. 28] appelaient *placita philosophorum*, [en grec]. Un doute supérieur plane sur toutes ces spéculations. Le doute tient à une question insoluble. Notre constitution psychologique, qui est l'œil par lequel nous voyons la réalité, n'est-elle pas elle-même trompeuse ? Ne sommes-nous pas les jouets d'une erreur inévitable ? Impossible de répondre à une pareille interrogation sans tomber dans un cercle vicieux.

PHILALÈTHE

Je me suis habitué à ne plus m'arrêter à ce doute, qui a jeté tant de philosophes dans une voie sans issue. Comme l'instrument de la raison, manié scientifiquement et appliqué à la façon d'un étalon inflexible de la réalité, n'a jamais conduit à une erreur, il faut en conclure qu'il est bon et qu'on peut s'y fier. Une balance se vérifie par elle-même quand, en variant les pesées, elle donne des résultats constants.

EUDOXE

Ajoutons que l'humanité n'est pas chose aussi une que le pensaient Descartes et même Kant. Nous connaissons plusieurs [p. 29] humanités, et notamment deux principales : celle qui s'est développée dans l'Asie occidentale et en Europe, celle qui s'est développée dans l'Asie orientale, je veux dire la Chine. Or ces diverses humanités, quoique très inégales en amplitude, sont construites à peu près sur le même plan psychologique, et on peut dire sans crainte d'erreur que les autres humanités semées dans l'espace ne diffèrent pas essentiellement de la nôtre quant aux notions fondamentales de la raison et de la morale ; peut-être même diffèrent-elles moins de nous que n'en diffèrent un Annamite ou un Chinois.

PHILALÈTHE

Les temps sont tristes. Vingt fois par jour nous nous demandons s'il vaut la peine de vivre pour assister à la ruine de tout ce que nous avons aimé. Heureux celui qui croit à une cité de Dieu éternelle, et peut, comme saint Augustin, pendant le siège d'Hippone, mourir consolé ! Voulez-vous que nous confrontions nos idées générales sur Dieu et sur l'univers ? J'estime que ce sont là des sujets sur lesquels [p. 30] il faut revenir tous les dix ans, pour se dresser à soi-même une sorte de bilan des quantités dont on a varié depuis la dernière liquidation.

EUDOXE ET EUTHYPHRON

Très volontiers.

PHILALÈTHE

J'ai coutume pour ma part de classer mes idées sur ce sujet en trois catégories. La première, malheureusement fort limitée, est celle des certitudes ; la seconde est celle des probabilités ; la troisième est celle des rêves. Nous nous abstiendrons de mentionner ces derniers, si vous le voulez, Euthyphron, bien que probablement ce soit là pour chacun de nous la partie la plus chère.

EUTHYPHRON

Le rêve est bon et utile, pourvu qu'on le tienne pour ce qu'il est. Souvenez-vous du grand principe de Hegel : « Il faut comprendre l'inintelligible comme tel. »

[p. 31] EUDOXE

Que Philalèthe commence à nous exposer, parmi les notions que nous possédons sur l'ensemble de l'univers, celles qu'il regarde comme certaines.

PHILALÈTHE

Deux choses me paraissent tout à fait certaines, quand je réfléchis sur l'ensemble de l'univers, tellement certaines même, que, si je ne réussis pas à les faire paraître évidentes à toutes les personnes initiées à l'esprit scientifique, cela viendra sûrement de ce que je les exposerai mal. La première, c'est que, en analysant ce qui se passe dans les parties de l'univers ouvertes à nos investigations, nous ne saisissons aucune trace de l'action d'êtres déterminés, supérieurs à l'homme et procédant, comme dit Malebranche, par des volontés particulières.

EUDOXE

Expliquez-nous bien ce que vous entendez par ces paroles.

[p. 32] PHILALÈTHE

La planète que nous habitons offre un aspect totalement différent de celui qu'elle présenterait si l'homme n'existait pas. L'homme, en d'autres termes, agit dans le *fieri* de notre planète à la manière d'une cause. Hors de notre planète, l'action de l'homme peut être considérée comme nulle, puisque notre planète n'agit guère dans l'ensemble de l'univers que par la gravitation ; or l'homme n'a pas changé et ne saurait changer la gravitation de sa planète. Cependant, la moindre action moléculaire retentissant dans le tout, et l'homme étant cause au moins occasionnelle d'une foule d'actions moléculaires, on peut dire que l'homme agit dans le tout d'une quantité qui équivaut à la petite différentielle qu'il y a entre ce qu'est le monde avec la Terre habitée et ce que serait le monde avec la Terre inhabitée. On peut même dire que l'animal agit lui-même dans l'univers à la façon

d'une cause ; car une planète peuplée seulement d'animaux verrait se produire à sa surface des phénomènes naissant de la spontanéité de [p. 33] l'animal et différents des purs phénomènes mécaniques, où ne se décèle aucun choix.

Il suit de là que, s'il y avait des êtres agissant dans l'univers comme l'homme agit à la surface de sa planète, ou d'une façon plus efficace encore, on s'en apercevrait. Supposons un être raisonnable d'un autre monde transporté sur notre globe ; bien avant qu'il eût rencontré des hommes, il prononcerait que cette planète est habitée par des êtres raisonnables et libres comme lui combinant des moyens en vue d'une fin. La vue d'une route, d'un mur, d'une allée d'arbres lui suffirait pour prononcer cela, de même que cet ancien abordant dans une île, et trouvant sur le sable des figures de géométrie, conclut sur-le-champ : « Il y a ici des hommes. » Or le spectacle de l'univers ne nous autorise à rien conclure de semblable. Tout y est plein d'ordre et d'harmonie ; mais, dans le détail des événements, rien n'est particulièrement intentionnel ; tout se passe par des lois générales, auxquelles on n'a jamais constaté une seule dérogation en vue de fins spéciales.

Un des cas où il serait le plus naturel [p. 34] que de telles dérogations se produisissent, ce serait pour favoriser un homme vertueux ou une cause juste. Or cela n'est jamais arrivé. La nature est d'une insensibilité absolue, d'une immoralité transcendante, si j'ose le dire. L'immoralité de l'histoire et l'iniquité inhérente aux sociétés humaines ne sont pas moindres. La société, quoi qu'on fasse, sera toujours dans l'impossibilité d'être juste. Je sais que l'immense majorité des hommes croit qu'il y a des dieux protecteurs de l'innocence, vengeurs du crime, susceptibles de se laisser attendrir. Mais c'est que, n'étant pas initiés à l'esprit scientifique, ils n'ont pas la force d'analyse et d'observation nécessaire pour voir qu'il ne se produit pas, dans le train des choses, d'interventions voulues d'êtres supérieurs. Ces interventions se constateraient. Or on n'a pas constaté une seule fois la trace de l'action d'une main intelligente venant s'insérer momentanément dans la trame serrée des faits du monde. Le champ de l'observation est si vaste, que, si de telles interventions avaient lieu, on les remarquerait.

[p. 35] EUDOXE

Vous niez toute efficacité de la prière ?

PHILALÈTHE

Je ne nie pas la prière comme hymne mystique. Tout acte d'admiration, de joie, d'amour est une prière en ce sens. Mais la prière intéressée, la prière par laquelle l'être fini cherche à substituer sa volonté à celle de l'être infini, je la rejette, et je la tiens même pour une sorte d'injure faite, innocemment sans doute, à la Divinité...

Tenui popano corruptus Osiris.

On tente de corrompre le dieu par de petits cadeaux. Dans les âges primitifs, quand un héros était dévoré par un cancer, on le croyait mangé par un dieu ; on offrait au dieu de la viande fraîche, on supposait qu'il l'aimerait mieux que la chair

du malade et qu'il lâcherait celui-ci. L'homme non scientifique admet qu'il y a des êtres agissant directement dans les choses du monde, et il s'imagine qu'en s'adressant à ces êtres, il obtiendra d'eux une action conforme à ses désirs. Mais jamais on n'a [p. 36] constaté qu'une telle prière ait été suivie d'effet. Les philosophes grecs virent cela dans la perfection. L'un d'eux, Diagoras de Mélos, à qui l'on montrait les offrandes des marins dans un temple de Posidon : « On compte les sauvés, dit-il, on ne compte pas les noyés, qui, cependant, avaient fait des vœux comme les autres ! »

Que cela est bien dit ! En pareille matière, on a coutume de ne tenir compte que des cas favorables ; on passe l'éponge sur les cas qui ne répondent pas aux illusions qu'on cherche à se faire. C'est l'explication de tous les miracles ; or la prière est en réalité une demande de miracle, puisque celui qui prie sollicite la Divinité de changer à son profit le cours que la nature suivrait sans cela. Le malade qui demande de guérir quand, selon l'ordre naturel, il devrait mourir, demande un miracle : il demande que, dans le cas où sa maladie serait mortelle, elle ne soit pas mortelle. Les paysans qui font des processions pour avoir la pluie ou la faire cesser demandent un miracle : ils demandent que la pluie tombe à un moment où naturellement elle ne devrait pas tomber, [p. 27] ce qui exigerait un total bouleversement intentionnel de l'atmosphère. Telle grande pluie du mois de juin tient aux phénomènes qui se sont passés dans les banquises du pôle nord au mois de mai. Il faudrait donc que l'Éternel, connaissant un mois d'avance les prières qu'on lui adressera, eût porté son attention sur les agissements des banquises, les eût troublées dans leur formation, ou bien qu'il empêchât les glaces du pôle, en s'avançant vers le sud, d'avoir leurs effets ordinaires de refroidissement et de condensation de vapeurs. Qu'est-ce cela, si ce n'est un miracle ?

Pour que la croyance répandue à cet égard fût fondée, il faudrait qu'on pût constater des cas où vraiment la prière a été efficace, c'est-à-dire où la prière a fait que les choses aient suivi un cours différent de celui qu'elles auraient suivi sans cela. Or une telle constatation n'a jamais été faite et ne sera jamais faite. On prie depuis le commencement du monde, et on n'a jamais eu la preuve qu'une prière, un vœu aient été suivis d'effet. Près de trois mille inscriptions puniques, toutes [p. 38] semblables entre elles, sont récemment sorties de terre ; par chacune d'elles, un dévot carthaginois nous atteste que Tanith et Baal-Hammon ont exaucé sa prière, en foi de quoi il a dressé ce petit cippe. Voilà qui est bien ; mais Tanith et Baal-Hammon sont de faux dieux ; personne n'admet plus qu'ils aient pu accorder des grâces. Les trois mille cippes de Carthage attestent une erreur. Des empilements d'ex-voto ne sauraient donc être considérés comme la preuve qu'un vœu ait jamais été exaucé. Quand même la masse d'une population croirait avoir expérimenté l'efficacité de la prière, cela ne prouverait rien. Les Carthaginois prétendaient avoir expérimenté la même efficacité et se trompaient, puisque leurs dieux (tout le monde l'avouera aujourd'hui) étaient impuissants.

La statistique pourtant serait facile. En temps de sécheresse, vingt ou trente paroisses d'une même région font des processions pour obtenir la pluie ; vingt ou

trente n'en font pas. Au moyen de registres bien tenus et en opérant sur un grand nombre de cas, il serait facile de [p. 39] voir si les processions ont eu de l'effet, si les paroisses qui en ont fait ont été plus favorisées que les autres, et si la quantité de pluie dont elles ont été favorisées est proportionnelle à leur ferveur.

On pourrait renouveler l'expérience de mille manières. On composerait, par exemple, deux salles d'enfants atteints de la même maladie, en prenant des précautions pour qu'il n'y ait pas de fraude dans la répartition. Aux uns on laisserait les personnes religieuses mettre des médailles censées miraculeuses, aux autres on ne mettrait rien, et on verrait si cela produirait une différence appréciable. Mais on ne l'a jamais fait, et tous les gens sensés m'accorderont, j'imagine, que, si on le faisait, le résultat est écrit d'avance.

La même absence d'intervention surnaturelle se remarque dans les événements de l'histoire. Les nations les plus pieuses et les plus orthodoxes sont souvent battues par les nations moins pieuses et moins orthodoxes, sans qu'on ait jamais pu constater qu'une providence supérieure ait favorisé d'autre parti que le plus courageux ou le plus fort. Le prétendu [p. 40] dieu des armées est toujours pour la nation qui a la meilleure artillerie, les meilleurs généraux. La nature montre dans son gouvernement une absolue indifférence au bien et au mal. Le soleil se lève également sur les bons et sur les méchants.

Il n'y a donc pas un fait qui porte à croire qu'il y ait en dehors de l'humanité des êtres finis susceptibles d'agir sur notre planète. Ceci ne veut nullement dire qu'il n'existe pas en dehors de l'humanité d'autres êtres intelligents et actifs ; mais ceci veut dire que de tels êtres n'étendent pas leur action jusqu'à notre planète ni jusqu'aux mouvements des astres. Car, si une telle action particulière existait, on la reconnaîtrait. Supposons des fourmis établissant leur république en un endroit fort solitaire, et où l'homme ne passerait que deux ou trois fois par siècle. Supposons ces fourmis capables d'arriver à la science de la nature et à la découverte de quelques-unes de ses lois, mais non de parvenir à se rendre compte de l'être énorme qui les écraserait. Leur philosophie naturelle ressemblerait à la nôtre, [p. 41] mais elles devraient admettre que les lois subissent à certains moments, tous les quarante ou cinquante ans, un étrange bouleversement, qu'alors un être inconnu, gigantesque, une force intermittente, sans explication, passe, renverse tout. Si les fourmis étaient philosophes, elles ne confondraient nullement le passage d'un tel être avec une tempête, une trombe, phénomènes tout à fait mécaniques et où ne perçoit aucune intention. L'homme, conçu plus ou moins vaguement, serait bien pour elles ce que le dieu était pour l'antiquité, un être plus puissant que l'humanité, intervenant par moments dans les affaires de la terre et de l'humanité. Eh bien, on n'a jamais constaté qu'un tel être existe au-dessus de l'homme ; jamais phénomène comme celui dont les fourmis seraient témoins dans l'hypothèse que j'exposais tout à l'heure ne se passe par-dessus la tête de l'humanité. Les éruptions volcaniques, les tremblements de terre, les épidémies étaient tenus autrefois pour des faits de cet ordre, pour des signes de la colère de Dieu. À l'heure qu'il est, aucune personne instruite ne l'admet. [p. 42] Ces événements sont tenus pour naturels, et, parmi les causes des éruptions du Jorullo

ou de l'Hékla, aucune académie des sciences ne consentira à compter, pour une fraction si minime qu'elle soit, les péchés des Mexicains ou des Islandais. Il y a des pays bien moins moraux que l'Islande, et qui ne tremblent jamais.

EUDOXE

Est-ce là toute votre théologie ? Elle est étrangement négative.

PHILALÈTHE

Attendez. Je vous ai dit qu'en théologie j'admettais deux propositions certaines. Autant je tiens pour indubitable qu'aucun caprice, aucune volonté particulière n'intervient dans le tissu des faits de l'univers, autant je regarde comme évident que le monde a un but et travaille à une œuvre mystérieuse. Il y a quelque chose qui se développe par une nécessité intérieure, par un instinct inconscient, analogues au mouvement des plantes vers l'eau ou la lumière, à l'effort aveugle de [p. 43] l'embryon pour sortir de la matrice, au besoin intime qui préside aux métamorphoses de l'insecte. Le monde est en travail de quelque chose ; *omnis creatura ingemiscit et parturit*. Le grand agent de la marche du monde, c'est la douleur, l'être mécontent, l'être qui veut se développer et n'est pas à l'aise pour se développer. Le bien-être n'engendre que l'inertie ; la gêne est le principe du mouvement. La pression seule fait monter l'eau, la dirige. La puberté de la jeune fille vient d'un œuf mûr pour vivre et qui veut vivre. Depuis l'astérie, pentagone qui digère, organisme bizarre qui de bonne heure sans doute a été possible, jusqu'à l'homme le plus complet, tout aspire à être, et à être de plus en plus. Tout possible veut se voir réalisé, toute réalité aspire à la conscience, toute conscience obscure aspire à s'éclaircir. Comme un vaste cœur débordant d'un amour impuissant et vague, l'univers est sans cesse dans la douleur des transformations. Le corps organisé vise à remplir un type ; en grandissant, il acquiert ses parties et se crée des organes par une sorte de force aveugle, dont on peut [p. 44] prédire d'avance les effets. Chaque type tire de son essence tout ce qui est possible en fait de perfection égoïste. Quel engin de chasse égale les suçoirs que le poulpe s'est créés avec une sorte d'art profond ? Ce qu'on peut dire d'un type animal, on doit le dire d'une nation, d'une religion, de tout grand fait vivant ; on doit le dire aussi de l'humanité et de l'univers tout entier. On sent un immense *nisus* universel pour réaliser un dessein, remplir un moule vivant, produire une unité harmonique, une conscience. La conscience du tout paraît jusqu'ici bien obscure, elle ne semble pas dépasser beaucoup celle de l'huître et du polypier, mais elle existe ; le monde va vers ses fins avec un instinct sûr. Le matérialisme mécanique des savants de la fin du dix-huitième siècle me paraît une des plus grandes erreurs qu'on puisse professer.

EUTHYPHRON

Prenez garde, de votre côté, de vous trop rapprocher de la vieille philosophie des causes finales, si puérile en ses explications.

[p. 45] PHILALETHE

Cette philosophie n'était erronée que dans la forme. Il ne s'agit que de placer dans la catégorie du *fieri*, de la lente évolution, ce qu'elle plaçait dans la catégorie de l'être et de la création. « Pour forger les premières tenailles, dit le Talmud, il fallut des tenailles ; Dieu les créa. » Erreur. Les tenailles se sont faites peu à peu, au moyen d'instruments de plus en plus avancés. La création de l'homme, des animaux, de la vie s'est produite de la même manière. Ces phénomènes de la conscience obscure sont le domaine propre de Dieu. Dieu se voit surtout dans l'animal, dans l'enfant, dans l'homme du peuple, dans l'homme de génie, qui est enfant et homme du peuple à sa manière. Dieu est la raison de ceux qui n'en ont pas, le secret ressort qui porte tout à être selon les lois de l'esthétique et de l'eurythmie ; il est le nombre, le poids, la mesure qui fait le monde harmonieux et éternel.

Ce qui me parle le plus à cet égard, c'est la série de faits où nous surprenons la nature dupant les individus pour un [p. 46] intérêt qui leur est supérieur. Voyez tout ce qui touche à la génération ! Comme on y sent bien le prix que la nature attache à maintenir la moralité de l'individu ! Elle entoure de précautions ce trésor, source de toute vie. Non contente d'y joindre la volupté, elle y a rattaché une foule d'instincts, un tissu compliqué de sentiments contradictoires : pudeur, réserve, lascivité, honte, désir, comme les cordages d'un vaisseau de ligne pour tirer, serrer, réprimer, arrêter, exciter. Elle frappe l'abus des plus cruelles peines. La nature a intérêt à ce que la femme soit chaste et à ce que l'homme ne le soit pas trop. De là un ensemble d'opinions qui couvre d'infamie la femme non chaste, et frappe presque de ridicule l'homme chaste. Et l'opinion, quand elle est profonde, obstinée, c'est la nature même. La nature, dans ses combinaisons, paraît avoir eu bien plus en vue un but social que la satisfaction de l'égoïsme des individus.

Le désir est le grand ressort providentiel de l'activité ; tout désir est une illusion, mais les choses sont ainsi disposées qu'on ne voit l'inanité du désir qu'après qu'il est [p. 47] assouvi. *Pothos* reste ainsi éternellement le premier né des dieux. Le pollen, pour pénétrer dans l'ovule, s'ingénie comme s'il savait les lois du vide. Pas d'objet désiré dont nous n'ayons reconnu, après l'embrassement, la suprême vanité. Cela n'a pas manqué une seule fois depuis le commencement du monde. N'importe, ceux qui le savent parfaitement d'avance désirent tout de même, et l'Ecclésiaste aura beau prêcher éternellement sa philosophie de célibataire désabusé, tout le monde conviendra qu'il a raison, et néanmoins désirera. Quelle inconséquence !

La nature veut, la propagation des espèces ; elle emploie mille ruses pour atteindre ce but. Une foule d'actes de l'être vivant ne sont pas le résultat d'un calcul d'utilité personnelle. La nature a mis dans l'animal juste ce qu'il faut d'amour maternel pour conserver l'espèce ; elle a mis dans l'humanité juste ce qu'il faut de désintéressement pour maintenir la tradition d'une vie supérieure. L'éphémère vit trois ans à l'état de larve ; sa vie ailée dure un jour, pendant lequel il s'accouple, pond ses œufs et meurt. Aucun instinct n'est [p. 48] sans objet. En

voyant dans la nature humaine mille faits qui ne s'expliquent pas suffisamment par le plaisir et par l'intérêt, on peut sans hésiter conclure que ce sont là les outillages d'un mécanisme ordonné par la nature, quoique le but de ce mécanisme ne se laisse pas bien saisir. L'homme est comme l'ouvrier des Gobelins qui tisse à l'envers une tapisserie dont il ne voit pas le dessin. Celui-là travaille pour quelques francs par jour ; nous, pour moins encore, pour l'illusion de bien faire. Oh ! le bon animal que l'homme ! Comme il porte bien son harnais ! Que le *gràffito* du petit âne du Palatin est juste et profond : *Labora, aselle, quomodo ego laboravi, et proderit tibi.*

Évidemment, nous sommes utiles à quelque chose ; nous sommes exploités, comme disent certaines gens. Quelque chose s'organise à nos dépens ; nous sommes le jouet d'un égoïsme supérieur qui poursuit une fin par nous. L'univers est ce grand égoïste qui nous prend par les appeaux les plus grossiers : tantôt par le plaisir, qu'il nous redemande ensuite en un exact équivalent de douleur ; tantôt par [p. 49] de chimériques paradis auxquels, à tête reposée, nous ne trouvons plus une ombre de vraisemblance ; tantôt par cette déception suprême de la vertu qui nous amène à sacrifier à une fin hors de nous nos intérêts les plus clairs. L'hameçon est évident, et néanmoins on y a mordu, on y mordra toujours.

EUTHYPHRON

Cela n'est pas si surprenant que vous croyez. Le monde fondé sur la politique que vous venez de décrire existe, parce que seul il est possible. Une humanité plus intelligente, où tous verraient clair, ne serait pas viable ; elle périrait dans son germe même, et par conséquent elle n'existe pas. C'est comme si vous vous émerveilliez qu'il n'y ait pas de vertébré sans cœur.

PHILALÈTHE

Mais ce qui m'étonne justement, c'est qu'un être ainsi construit que sa fin soit hors de lui et qu'il y sacrifie parfois sa personnalité, ce qui m'étonne, dis-je, c'est qu'un tel être existe. La vertu de l'homme [p. 50] est en somme la grande preuve de Dieu. L'univers, au regard de l'homme, nous apparaît comme un tyran fourbe, qui nous assujettit à ses fins par des roueries machiavéliques, et qui s'arrange pour que peu de personnes voient ces fourberies, car, si tous les voyaient, le monde serait impossible. La nature a évidemment intérêt à ce que l'individu soit vertueux. Au point de vue de l'intérêt personnel, c'est là une duperie, puisque l'individu ne retirera aucun profit temporel de sa vertu ; mais la nature a besoin de la vertu de l'individu. Elle y a pourvu par l'impératif catégorique, la plus grande, la vraie, l'unique révélation. La plus sûre vertu est celle qui est fondée sur le scepticisme spéculatif. Personne en affaires ne hasarderait cent francs avec la perspective de gagner un million sur une probabilité comme celle de la vie future. Et chacun se fait tuer ou règle toute sa conduite sur une telle probabilité. C'est qu'il y a une catégorie de l'esprit humain qui, au lieu de se borner comme les autres à la théorie, commande et nous prend à la gorge. Nous sommes dupés savamment par la nature en vue d'un [p. 51] but transcendant que se propose l'univers et qui nous dépasse complètement.

Les fourberies bienfaisantes que la nature emploie pour arriver à sa fin, qui est la moralité de l'individu, sont choses surprenantes à étudier en détail. Les croyances de la religion naturelle, dérivant toutes de l'impératif catégorique, ont l'air d'un filet qui nous enlace, d'un philtre qui nous séduit. Et nulle critique, nulle philosophie négative n'y fera rien. C'est dans les moments où nous sommes les meilleurs que nous croyons en Dieu. La religion est dans l'humanité l'analogie de l'instinct maternel chez les oiseaux, le sacrifice aveugle de soi à une fin inconnue, voulue par la nature ; chose absurde en soi, bonne pour ce que veut la nature, vraie par conséquent, et sainte avant tout. Il y a une politique savante qui se manifeste dans tous les phénomènes de la conscience obscure ou de la vie inconsciente. Un grand but se poursuit grâce au dévouement de l'homme. Prêcher à l'homme de ne pas se dévouer est comme prêcher à l'oiseau de ne pas faire son nid et de ne pas nourrir ses petits. Cela est très peu [p. 52] dangereux ; l'homme et l'oiseau continueront toujours leur éternel manège, car la nature en a besoin. Une ingénieuse providence prend ses précautions pour assurer la somme de vertu nécessaire à la sustentation de l'univers.

EUDOXE

S'il y avait ici des gens capables, comme disait cet ancien, de prendre avec leur main gauche ce que vous leur donnez avec votre main droite, ils pourraient s'égarer sur vos sentiments. D'un autre côté, nos matérialistes vous accuseraient de chercher du désintéressement où il n'y en a pas. Le désir intéressé, suivant eux, explique suffisamment tous les faits où vous voyez une sorte de plan jésuitique de la nature pour nous subordonner à ses fins.

PHILALÈTHE

C'est que les savants qui se donnent, le plus souvent bien à tort, le nom de matérialistes n'ont pas suffisamment analysé l'essence de nos instincts philosophiques, esthétiques et moraux. En y réfléchissant bien, l'homme verrait que, dans la plupart [p. 53] des cas, il a un intérêt actuel à ne pas être vertueux. Il l'est néanmoins parfois. Si le vrai, le bien et le beau étaient choses frivoles, il y a longtemps qu'on en eût abandonné la poursuite ; car ce sont là choses qui ne rapportent rien ; loin de faire réussir, le vrai talent, la vraie vertu, la vraie science nuisent dans la vie et constituent celui qui en est doué dans un état d'infériorité au point de vue du succès ; parfois ils causent son malheur. Si le vrai n'avait pas une valeur objective, il y a des siècles que la curiosité humaine serait éteinte. Si le bien n'était pas commandé par une volonté supérieure à la nôtre, mille expériences nous auraient appris à n'en pas être dupes. L'homme vertueux, le savant, le grand artiste sont ainsi les plus éclatantes preuves de Dieu. Mais le plus humble fait psychologique bien analysé contient la même conséquence. Parmi les préjugés qu'exige l'intérêt de l'humanité et des nations, il faut mettre avant tout l'esprit de famille. Les vertus de famille sont indispensables à la bonne continuation d'une société. La nature y a pourvu par de bizarres manques de logique, dont [p. 54] les plus raffinés et les plus blasés sont heureusement dupes. La monogamie n'est pas indiquée par la constitution physiologique de l'homme ; mais elle est nécessaire à

la formation et au maintien des grandes races ; la monogamie a reçu de l'opinion l'autorité d'une loi quasi naturelle. Des foules de bons bourgeois ne vivent que pour élever leurs enfants, lesquels n'auront, de leur côté, arrivés à l'âge d'homme, d'autre souci que d'élever les leurs. Le cercle vicieux est patent ; mais il n'arrête personne ; car la nature a besoin de ce souci désintéressé. Elle se ménage ainsi la chance qu'il émerge de cette obscurité un homme de premier rôle qui dévorera brillamment en une heure, au profit de l'art, de la science ou de la politique, le capital modestement amassé par le sérieux de ses ascendants.

Ce machiavélisme instinctif de la nature se voit bien encore dans l'énorme duperie qu'implique la bonté. La bonté du chien ne se décourage pas, quoiqu'elle ne lui attire souvent que des rebuffades ; les vilénies de l'homme ne le blessent jamais ; car il aime l'humanité, il en sent la [p. 55] supériorité, et il est fier de participer à un monde supérieur. Si le devoir était le fruit d'une réflexion égoïste ou philosophique, le chien y eût depuis longtemps renoncé ; car l'homme est parfois pour lui d'une cruelle injustice et méconnaît son affection. Il en est de même de la moralité de ceux que la nature choisit pour le rôle de l'abnégation. Il y aura toujours des victimes volontaires prêtes à servir aux fins de l'univers. Les races particulièrement bonnes, le matelot breton, le paysan lithuanien, par exemple, sont traitées avec mépris par les races plus fortes ; celui qui obéit est presque toujours meilleur que celui qui commande. L'individu voué à la bonté est voué au dédain ; il n'en continuera pas moins de jouer son rôle ; car il est nécessaire au but de la nature. Disons-en autant de la probité, quoique ici l'argument soit moins fort, puisqu'il y a une pénalité contre le contraire de la probité, et qu'il n'y en a pas contre le contraire de la bonté. Au fond, tous sont pris à ces glus savantes. Prétendre enlever de ce monde le sentiment de la piété et réduire tout au pur égoïsme est aussi impossible [p. 56] qu'enlever à la femme ses organes de mère. L'égoïste lui-même, qui prétend dresser la théorie de l'intérêt bien entendu, est dupe de la nature. L'égoïste donne à chaque heure mille démentis à son système ; la vie d'un égoïste est un tissu d'inconséquences, d'actions qui, à son point de vue, sont absurdes et folles.

EUDOXE

Le fait est que je ne connais pas de saint qui ait poussé le renoncement aussi loin que tel savant de notre temps, que les esprits superficiels qualifient d'athée et de matérialiste.

PHILALÈTHE

Que vous avez raison ! Dans aucun système la vertu n'a autant de valeur objective que dans le nôtre. Obéir à la nature est pour nous collaborer à l'œuvre divine. Kant, avec son admirable génie, vit bien que là était la base de la religion, laquelle dérive de la raison pratique et non de la raison spéculative. Dieu, considéré comme âme du monde, comme chargé de sa conservation et de sa destinée, aime la vertu, [p. 57] y applaudit ; car elle le sert ; elle ajoute une pierre à l'édifice qui s'élève d'heure en heure vers l'infini. La vertu occupe ainsi une place transcendante dans l'œuvre universelle ; elle est la cheville ouvrière, le

grand facteur du plan divin ; elle est aussi la meilleure preuve de l'existence d'un tel plan. La vertu existe ; il faut l'expliquer. Ce rouage ne peut être superflu. La religion dans l'humanité est l'équivalent de la nidification chez l'oiseau. Un instinct s'élève tout à coup mystérieusement chez un être qui ne l'avait jamais senti jusque-là. L'oiseau qui n'a jamais pondu ni vu pondre sait d'avance la fonction naturelle à laquelle il va contribuer. Il sert, avec une sorte de joie pieuse et de dévotion, à une fin qu'il ne comprend pas. L'abeille aussi fait de la cire, la fourmi entasse pour entasser, bien au delà de ce que la sagesse égoïste leur conseillerait.

La naissance de l'idée religieuse dans l'homme se produit d'une manière analogue. L'homme allait inattentif. Tout à coup un silence se fait, comme un temps d'arrêt, une lacune de la sensation : « Oh ! Dieu ! se dit-il alors, que ma destinée est [p. 58] étrange ! Est-il bien vrai que j'existe ? Qu'est-ce que le monde ? Ce soleil, est-ce moi ? Rayonne-t-il de mon cœur ?... Ô père, je te vois par delà les nuages ! » Puis le bruit du monde extérieur recommence ; l'échappée se ferme ; mais, à partir de ce moment, un être en apparence égoïste fera des actes inexplicables, agira contre son intérêt évident, se subordonnera à une fin qu'il ne connaît pas, éprouvera le besoin de s'incliner et d'adorer.

Ô joie suprême pour l'homme vertueux ! Le monde tient par lui. Si parfois sa conscience se trouble, quand il se voit isolé, incapable de répondre aux objections du matérialisme, qu'il se rassure ; c'est lui qui a la raison ; c'est lui qui est le sage. Il est un sur cent mille ; mais c'est lui qui est la rançon de Sodome. La minorité dont il fait partie est la raison d'être de notre planète. C'est pour lui, c'est par lui et ses pareils que la terre existe et se maintient.

Ainsi un plan supérieur s'impose à nous et nous entraîne. La nature agit à notre égard comme envers une troupe de gladiateurs destinés à se faire tuer pour une [p. 59] cause qui n'est pas la leur, ou comme ferait un potentat d'Orient, ayant des mamelouks qu'il emploierait pour des fins mystérieuses, évitant lui-même de se montrer jamais à eux. Deux sentiments se produiraient dans ces êtres subordonnés : chez les uns, la révolte, la haine contre le tyran (c'est la situation morale où s'arrêta Schopenhauer) ; chez d'autres, la résignation, même la reconnaissance, et l'amour du but inconnu ; c'est le point de vue de Fichte et celui où j'ai réussi à me maintenir jusqu'ici.

EUTHYPHRON

Je vous en félicite. Avouez cependant que les deux options ont un côté de légitimité. Nous servons à un dessein de la nature, que la nature ne nous révèle pas. Nous sommes, selon vous, des victimes non volontaires ; faut-il encore que nous soyons des victimes résignées ?

PHILALÈTHE

Oui ; il le faut. Il y a chez Schopenhauer une contradiction qui rend son attitude [p. 60] bien moins légitime que celle de Fichte. Il admet que l'univers a un but, et il a très bien vu le machiavélisme de la nature, par exemple dans l'amour ;

mais il ne voit pas que cela suffit pour fonder le théisme, et pour établir que la vertu a un sens. Schopenhauer aurait dû conclure que la vertu suprême est la résignation, c'est-à-dire l'acceptation de la vie telle qu'elle est, comme servant à un but supérieur. Ses prémisses impliquaient cela. Si la nature a un but, il faut s'y prêter ; obéir à la nature, suivre ses indications ou même seulement se laisser aller à sa pente, est déjà une loi. Or si la vie a une loi, elle a un sens. Schopenhauer n'est pas un révolté comme Byron ou Henri Heine, qui ne voient pas la loi morale ; c'est un révolutionnaire bien plus hardi, un homme non résigné à la nature, qui prétend aller contre ce qu'elle veut. En premier lieu, cela est coupable ; en second lieu, cela est inutile ; car la nature triomphera toujours ; elle a trop bien arrangé les choses, elle a trop bien pipé les dés ; elle atteindra, quoi que nous fassions, son but, qui est de nous tromper à son profit. La grande question [p. 61] est de savoir si la nature a un but. On peut nier cela avec quelque apparence ; mais Schopenhauer ne le nie pas, et dès lors on ne comprend pas son immoralité. Je vois clairement avec Schopenhauer qu'il y a un grand égoïste qui nous trompe ; mais, à la différence de Schopenhauer, je me résigne ; j'accepte, je me sou mets aux fins de l'Être suprême. La morale se réduit ainsi à la soumission. L'immoralité, c'est la révolte contre un état de choses dont on voit la duperie. Il faut à la fois la voir et s'y soumettre.

Cette révolte de l'homme est le crime par excellence, le seul crime à vrai dire qu'il y ait. L'homme est lié par certaines ruses de la nature, telles que la religion, l'amour, le goût du bien et du vrai, tous instincts qui, si l'on s'en tient à la considération de l'intérêt égoïste, le trompent et le mènent à des fins voulues hors de lui. L'homme, par le progrès de la réflexion, reconnaît de plus en plus les roueries de la nature, démolit par la critique religion, amour, bien, vrai. Ira-t-il jusqu'au bout, ou la nature l'emportera-t-elle ? Les planètes mortes sont peut-être celles où la critique [p. 62] a tué les ruses de la nature, et quelquefois je m'imagine que, si tout le monde arrivait à notre philosophie, le monde s'arrêterait.

EUDOXE

Cela est bien peu à craindre. On ne nous croira pas, beau sire. Les cloches continueront de sonner ; le joyeux alleluia de la nature retentira éternellement ; il y aura toujours des âmes pures pour chanter l'hymne des noces mystiques. Voilà la grande, la suprême, l'*internelle* consolation : songer qu'on fait partie d'un ensemble qui va sûrement à ses fins, et qu'on peut commettre toute sorte de fautes sans craindre de compromettre la barque où l'on vogue. Ne nous y trompons pas d'ailleurs ; la nouvelle école matérialiste nous regarde, nous autres idéalistes, comme presque aussi dangereux que les orthodoxes.

PHILALÈTHE

Elle a raison.

Est Deus in nobis, agitante calescimus illo.

[p. 63] Il n'y a que des esprits chétifs qui puissent se renfermer dans cette philosophie de pygmées. Le grand homme doit collaborer à la fraude qui est la

base de l'univers ; le plus bel emploi du génie est d'être complice de Dieu, de conniver à la politique de l'Éternel, de contribuer à tendre les lacs mystérieux de la nature, de l'aider à tromper les individus pour le bien de l'ensemble, d'être l'instrument de cette grande illusion, en prêchant la vertu aux hommes, tout en sachant bien qu'ils n'en retireront aucun profit personnel, comme le chef militaire qui mène tuer de pauvres gens pour une cause qu'ils ne peuvent comprendre ni apprécier. Nous travaillons pour un dieu, de même que l'abeille, sans le savoir, fait son miel pour l'homme.

EUTHYPHRON

Mais l'homme est pour l'abeille un supérieur particulier, qu'elle doit connaître, tandis que nous n'avons pas un tel supérieur qui soit renfermé dans les limites d'une personnalité finie. Si nous en avons un, nous le saurions. Il n'arrive jamais [p. 64] rien de semblable à ce qui arrive quand l'homme renverse une ruche pour en avoir le miel.

PHILALÈTHE

Il n'y a pas, en effet, à la portée de nos moyens d'observation, de conscience (je veux dire de conscience réfléchie, finie) supérieure à l'homme ; mais il y a une vaste conscience spontanée qui le domine. Nos formules sont ainsi l'équivalent de celle des déistes. Prêtons-nous aux buts de la nature, soyons dupes (et non dupés), dupes volontaires de son machiavélisme ; entrons dans ses fins, résignons-nous. Le mal, c'est de se révolter contre la nature, quand on a vu qu'elle nous trompe. Eh ! sûrement, elle nous trompe ; mais soumettons-nous. Son but est bon ; veuillons ce qu'elle veut. La vertu est un amen obstiné, dit aux fins obscures que poursuit la Providence par nous.

EUTHYPHRON

Nous faisons dans votre pensée la part d'une certaine forme paradoxale, destinée à la rendre sensible, et d'une ironie que [p. 65] vous tenez avec raison pour très philosophique. Vous voulez bien vous prêter aux fraudes de l'Éternel, mais vous tenez à ce qu'il sache que vous n'êtes pas sa dupe. J'ai toujours remarqué chez vous un sentiment singulier et très délicat : c'est une espèce de peur de sembler tirer un avantage quelconque de votre vertu. Le pharisaïsme est ce dont vous avez le plus d'horreur, si bien qu'après le plus haut hommage que vous rendez à la vertu, vous éprouvez le besoin de dire que vous en faites peu de cas, et qu'elle n'est que piperie. Vous seriez capable d'affecter d'être vicieux, pour ne pas sembler être pharisien, dans un temps d'hypocrisie comme le nôtre, où il y a profit à être bien pensant.

PHILALÈTHE

Effectivement, si j'avais été prêtre, je n'aurais jamais voulu accepter d'honoraires pour ma messe ; j'aurais craint de faire comme le marchand qui livrerait pour de l'argent un sac vide. De même je me ferais scrupule de tirer un bénéfice de mes croyances religieuses. Je craindrais [p. 66] d'avoir l'air de distribuer de faux billets et d'empêcher les pauvres gens, en les leurrant

d'espérances douteuses, de réclamer leur part en ce monde. Ces choses-là ont assez de corps pour qu'on en cause, pour qu'on en vive, pour qu'on y pense toujours, mais ne sont pas assez certaines pour qu'en faisant profession de les enseigner on soit sûr de ne pas tromper sur la qualité de la chose livrée.

EUTHYPHRON

Il est tard, et la fraîcheur du soir se fait sentir de bonne heure au milieu de ces épaisses charmilles. Nous avons d'ailleurs à peu près épuisé, je crois, ce que Philalèthe, au commencement de notre entretien, appelait les certitudes du sujet. Demain, nous pourrions nous retrouver ; j'aurai peut-être quelques objections à faire ; car, bien que j'admette qu'une volonté supérieure se sert de nous, et fait quelque chose par l'humanité, je ne me suis pas habitué jusqu'ici à considérer de telles idées comme un succédané du déisme ou de la religion naturelle. Je voudrais bien que nous eussions avec nous [p. 67] Théophraste, que j'ai parfois entendu énoncer sur les fins de l'univers des vues hardies.

PHILALÈTHE ET EUDOXE

Amenez-le ; il sera le bienvenu.



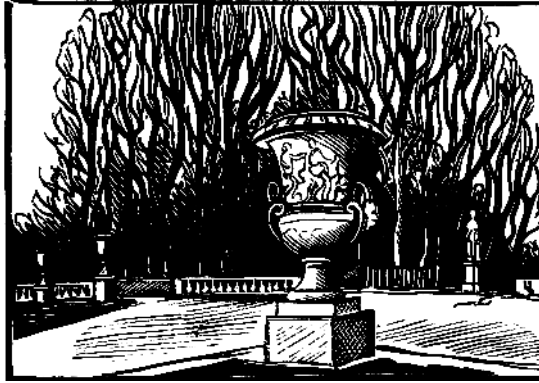
[p. 68 sans texte, p. 69]

DEUXIÈME DIALOGUE

—

PROBABILITÉS

[p. 70 sans texte, p. 71]



EUDOXE, PHILALÈTHE, EUTHYPHRON, THÉOPHRASTE.

[Retour à la table](#)

PHILALÈTHE

DANS notre conversation d'hier, Théophraste, nous avons cherché à préciser nos idées sur le genre de conscience que semble révéler l'ensemble de l'univers. Nous sommes à peu près tombés d'accord que c'est une conscience obscure, spontanée, analogue à celle qui préside à l'évolution de l'embryon ou de l'animal, conscience d'une merveilleuse sûreté néanmoins et qui atteint son but par des moyens d'une parfaite justesse. [p. 72] Euthyphron nous a dit que vous aviez sur ce sujet des vues particulières. Exposez-nous ces vues, si vous nous jugez capables de les comprendre.

THÉOPHRASTE

Je crois, en effet, qu'il y a une résultante du monde, une capitalisation des biens de l'humanité et de l'univers qui se forme par des accumulations lentes et successives, avec d'énormes déperditions, mais avec un surcroît incessant, comme dans la nutrition de l'adolescent. Ce résidu est en bien, et cela ne pouvait être autrement. Il n'y a que ce qui est fait pour l'idéal qui dure, qui crée une résultante. Le reste s'annule. Les égoïsmes rivaux se faisant dans le monde un exact contrepoids, il n'y a pour créer un effet utile que la somme imperceptible de l'action désintéressée. Cette épargne n'est rien, comparée à l'énorme somme d'activité qui se dépense en pure perte ; mais seule elle subsiste, tandis que le reste se perd. Il se forme ainsi par l'accumulation du travail utile un capital immense.

C'est par la petite parcelle que nous avons déposée dans [p. 73] cette réserve du progrès éternel que chacun de nous vit éternellement. La preuve qu'un tel reliquat des profits et pertes existe, c'est que le monde a une marche. S'il n'y avait pas un surplus de bien, le monde ne marcherait pas, il s'équilibrerait ou s'userait en un mouvement sans direction, comme celui d'une locomotive patinant sur ses rails. Or tout le train est emporté ; il est difficile de dire vers où, mais il est emporté ; il marche vers l'immensité et nous entraîne avec lui.

Pour bien comprendre ceci, il faut remonter à l'origine conceptuelle du mouvement dans l'univers. Le commencement du mouvement dans l'univers, et par conséquent du *fieri* universel, fut une rupture d'équilibre, qui vint elle-même d'une non-homogénéité ; car un monde homogène n'aurait jamais bougé ; il se serait reposé éternellement, sans développement, sans progrès. Pourquoi l'univers ne se tint-il pas tranquille ? pourquoi voulut-il courir les aventures, au lieu de dormir au sein de l'uniformité absolue ? C'est qu'un aiguillon le poussa. Une inquiétude secrète lui donna le tressaillement ; un vague intérieur [p. 74] amena des nuages sur la morne sérénité de son azur. Ce qui fait la vie est toujours une sortie brusque de l'apathie, un désir, un mouvement dont personne n'a l'initiative, quelque chose qui dit : « En avant ! » Pourquoi l'embryon fait-il effort pour sortir du sein de sa mère ? Pourquoi l'enfant se fait-il souffrir pour produire ses dents ? que ne s'en passe-t-il ? Il ne s'en passe pas plus que le jouvenceau ne se passe de suivre l'amour, qui peut-être troublera toute sa vie et le tuera.

Une rupture d'équilibre a de même été l'origine de la civilisation. La vie et le mouvement sont comme un intervalle de bruit entre deux silences, intervalle durant lequel rien ne se produit ni ne se perd. Le monde et la société tendent d'eux-mêmes, par une sorte de loi d'inertie, à l'équilibre, qui serait leur mort. Le commencement de l'histoire ou, ce qui revient au même, le passage de l'animalité à l'humanité fut un forfait, une sortie brusque d'un état paradisiaque sans individualité, pour passer à un état de guerre, d'amour et de haine.

Et qu'est-ce qui a produit la révolte [p. 75] initiale ? L'école épicurienne, la grande école scientifique de l'antiquité, se l'était demandé comme nous.

*Quid velit et possit rerum concordia discors * ?*

Qu'ont voulu les choses en rompant leur harmonie primitive ? quelle cause, interne ou externe, a pu les mettre en mouvement ? Cette cause fut le désir d'être, la soif de conscience, la nécessité qu'il y avait à ce que l'idéal fût représenté. L'idéal apparaît ainsi comme le principe de l'évolution déifique, comme le créateur par excellence, le but et le premier moteur de l'univers. L'idée pure n'est qu'une virtualité ; la matière pure est inerte, l'idée n'arrive à être réelle que grâce à des combinaisons matérielles. Tout sort de la matière ; mais c'est l'idée qui anime tout, qui, en aspirant à se réaliser, pousse à l'être. Voilà Dieu. Il n'y a pas d'édifice sans pierres ; il n'y a pas de musique sans cordes ou sans cuivre ; il n'y a pas de

* Horace, *Epist.*, 1. I, ep. XII.

pensée sans masse nerveuse ; mais les pierres ne sont pas l'édifice ; les [p. 76] violons ne sont pas la musique ; le cerveau n'est pas la pensée ; ce sont les conditions sans lesquelles il n'y aurait ni édifice, ni musique, ni pensée. Une sonate de Beethoven sur le papier n'existe qu'en puissance. Ce qui la fait être, c'est la vibration, fait physique mesurable ; si bien que le concert, fait moral non mesurable, résulte de deux choses, qui sont d'abord la pensée du compositeur, puis le fait matériel de la vibration. L'idée est une virtualité qui veut être ; la matière lui donne la concrétion, la fait passer à l'être, à la réalité. Les deux pôles de l'univers sont ainsi l'idéal et la matière. Rien n'est sans la matière ; mais la matière est la condition de l'être, non la cause de l'être. La cause, l'efficient appartiennent tout entiers à l'idée. *Mens agit molem*. C'est l'idée qui est réellement, qui seule est et aspire sans cesse à une pleine existence en suscitant les combinaisons matérielles aptes à sa production.

Nous arrivons ainsi à n'attribuer la parfaite existence qu'à l'idée, ou plutôt à l'idée consciente d'elle-même, à l'âme. Certes, l'atome a une existence. Il a ce [p. 77] grand et étrange privilège d'être inattaquable, et, s'il fallait s'en tenir à ce que nous savons, éternel ; puisque non seulement il ne se fait et ne se défait plus d'atomes, mais que rien d'expérimental ne nous donne la moindre idée de la façon dont l'atome a pu se former. L'être organisé est malade et meurt ; l'atome n'est jamais malade ; il est d'une inviolabilité absolue. L'atome de carbone qui forme la poussière de la voie lactée est identique à celui qui alimente nos fourneaux ; mais l'atome n'a sûrement aucune conscience. L'âme, au contraire, commence et finit ; elle résulte de combinaisons d'atomes ; elle est en quelque sorte l'existence à la seconde puissance. Quoique passagère, elle a une immense supériorité sur la matière ; elle la dépasse et la fait oublier.

EUDOXE

Vous renversez étrangement les opinions reçues. Autrefois, l'intelligence divine était conçue sur le type d'un homme de génie, d'un mécanicien sublime, combinant les moyens pour produire un effet ; maintenant, vous arrivez à la concevoir comme [p. 78] l'instinct spontané de la vie, comme la conscience vague de l'être qui aspire à se conserver et à se compléter.

THÉOPHRASTE

Autrefois on concevait Homère écrivant comme un homme de lettres dans son cabinet ; maintenant, les poèmes homériques sont l'œuvre anonyme du génie grec, et ils nous semblent mille fois plus beaux. Autrefois, la religion était la sujétion à un être supérieur ; maintenant, elle est l'adoration de l'idée pure, et, comme l'a si bien définie M. Strauss, « l'acte de l'esprit qui recueille et ramène à l'unité les rayons de l'idée, qui se réfractent et se brisent dans la multiplicité des phénomènes ».

EUTHYPHRON

Mais quel est, selon vous, le but que la nature poursuit par tant de voies savantes ?

THÉOPHRASTE

Le mot qui résume le mieux ce but, à mon avis, est le mot de *conscience*. Le [p. 79] monde aspire à être de plus en plus ; or l'être dans sa plénitude, c'est l'être conscient. Tout l'effort du monde tend à se connaître, à s'aimer, à se voir, à s'admirer. Le but du monde est de produire de la raison. Tout lui est bon pour cela. Chaque planète fabrique de la pensée, du sentiment esthétique ou moral ; la petite récolte de vertu et de raison que produit chaque monde est la fin de ce monde, comme la sécrétion de la gomme est le dernier but du gommier. La pensée est le résultat final. Galilée, Descartes, Newton furent à leur heure le but ou, pour mieux dire, le dernier aboutissement du monde, puisque la plus haute vue du monde fut en eux. L'être en soi, abîme obscur, ne se contente pas de sa solitude. Déjà par l'animal il existe. L'animal arrive à une vague contemplation de la nature ; aux heures de l'amour, il peut entrevoir le monde de l'esthétique et de l'art. Le chien atteint presque à la vertu ; les dialogues des oiseaux musiciens sont des hymnes charmants, où ces petits êtres poursuivent sans doute autre chose que le plaisir d'exercer leur gosier ; mais tout cela est si humble qu'il ne vaut guère la [p. 80] peine d'en parler. Par l'homme, la vie de l'univers est bien plus centralisée ; la vraie réflexion des rayons de l'univers ne commence véritablement que par la science, par la grande vertu, par le grand art. L'humanité est ainsi la plus haute expression que nous connaissons de la vie de la nature. La tête de l'homme est la machine la plus parfaite pour la conscience de l'univers qui existe, au moins dans les parties de l'espace accessibles à nos observations.

Il y a sans doute des machines à penser plus élevées que nous ne connaissons pas ; mais nous avons droit d'affirmer qu'aucun être pensant extérieur à notre planète n'est arrivé à l'omniscience ni à l'omnipotence, puisque rien ne prouve qu'il y ait un être pensant qui ait réussi à étendre son action d'une planète à l'autre. S'il y avait quelque part des êtres connaissant assez bien les lois de la matière et de la force pour agir à des millions de lieues dans l'espace, nous nous en apercevriions à propos de certains faits échappant aux explications ordinaires et revêtant un caractère intentionnel.

[p. 81] EUTHYPHRON

Je m'interdis de parler des autres mondes. Le nombre des corps célestes où la vie peut se développer à un moment donné est, sans doute, dans une proportion infiniment petite avec le nombre des corps existants. La terre est peut-être à l'heure qu'il est, dans des espaces presque sans bornes, le seul globe habité. Parlons d'elle seule. Eh bien, un but comme celui dont vous venez de parler est au-dessus de ses forces. Ces mots d'« omnipotence » et d'« omniscience » doivent être laissés à la scolastique. L'humanité a eu un commencement ; elle aura une fin. Une planète comme la nôtre n'a dans son histoire qu'une période de température où elle est habitable ; dans quelques centaines de milliers d'années, on sera sorti de cette période. La Terre sera probablement alors, comme la Lune, une planète épuisée, ayant accompli sa destinée et usé son capital planétaire, son charbon de

terre, ses métaux, ses forces vives, ses races. La destinée de la Terre, en effet, n'est pas infinie, ainsi que vous le supposez. Comme [p. 82] tous les corps qui roulent dans l'espace, elle tirera de son sein ce qui est susceptible d'en être tiré ; mais elle mourra, et, croyez-le, elle mourra, comme dit, dans le livre de Job, le sage de Théma, « avant d'avoir atteint la sagesse ». C'est ici un problème à données opposées se limitant, comme celui du télescope, où, si vous augmentez certains avantages, vous tombez en des inconvénients compensatifs, qui font que la limite relative du bien est mathématiquement fixée.

THÉOPHRASTE

Sans doute, tout développement est limité, à cause des limites du milieu dont il utilise les ressources ; mais il l'est d'autant moins que le milieu est plus vaste. Or le développement rationnel du monde n'est pas subordonné à celui de l'homme ni aux ressources étroites du globe terrestre. Les limites du développement de l'esprit seraient immensément reculées, si les êtres pensants des diverses planètes et surtout des divers mondes sidéraux étaient en communication les uns avec les autres. Peut-être un jour l'univers entier sera-t-il [p. 83] associé en une seule compagnie et un seul capital. Les ressources pour le développement de l'esprit seraient alors inépuisables ; on attaquerait la conquête de l'idéal avec une mise de fonds en quelque sorte infinie.

EUTHYPHRON

Oui, mais vous vous posez là en dehors, non seulement de l'expérimentable, mais du concevable. Quelle est la loi de tous les développements de vie ? Commencements humbles, progrès lents, progrès rapides, perfection relative, légère baisse, baisse rapide, mort. Tout porte donc à croire qu'après avoir atteint son période de hauteur, la civilisation entrera dans une voie de décroissance ; car les forces morales et intellectuelles de l'humanité sont finies ; le développement de l'humanité ressemble à celui de l'individu, qui a une enfance, une jeunesse, une virilité, une vieillesse. Jusqu'ici cette foi ne s'est observée que sur des développements particuliers, nationaux ou dynastiques. Des sources de jeunesse et de rénovation ethnique ont toujours existé dans l'humanité pour [p. 84] ranimer les sociétés vieilles ; de telles sources peuvent tarir.

Vous me direz que nous avons des barbares parmi nous ; mais ce sont des barbares vieux, plus usés que nous. Il y a parmi les Germains, parmi les Slaves surtout, d'épaisses couches de populations non encore arrivées à la lumière et pleines d'avenir ; mais après eux, on ne voit plus rien qu'un nivellement ethnique, où les éléments les plus bas prendront le dessus par le nombre et décapiteront systématiquement les revenants par atavisme des nobles races du passé. Une irrémédiable décadence de l'espèce humaine est possible ; l'absence de saines idées sur l'inégalité des races peut amener un total abaissement. Le danger de la planète Terre, c'est que, l'égoïsme y absorbant la plus grande partie de l'activité des individus, et le culte du bien, du vrai et du beau n'étant pratiqué que par une noblesse peu considérable en nombre, le danger, dis-je, est que la planète ne tombe dans un état où, tous les individus acquérant une conscience distincte de

leurs droits, il soit impossible d'en faire émerger une pensée [p. 85] désintéressée. L'inégalité des classes, en effet, qui est d'une souveraine injustice dans le sein d'une même race, est le secret du mouvement de l'humanité, le coup de fouet qui fait marcher le monde, en donnant à la société un but à poursuivre. Qu'on se figure le spectacle qu'eût offert la Terre, si elle eût été uniquement peuplée de nègres, bornant tout à la jouissance individuelle au sein d'une médiocrité générale, et substituant la jalousie et le désir du bien-être aux nobles poursuites de l'idéal. Si un pareil esprit venait à régner parmi nous, ce serait la fin de toute civilisation, de toute tendance à la raison. Or un tel avenir est à craindre, si l'on ne trouve des moyens pour faire dominer les visées du génie sur les basses pensées d'une foule matérialiste, uniquement attentive à ses grossiers appétits.

Un grand danger, d'ailleurs, vient de l'accumulation indéfinie des données de la science dans le champ limité de l'esprit. Il est à craindre que le cerveau humain ne s'écrase sous son propre poids, et qu'il ne vienne un moment où son progrès même soit sa décadence, comme il arrive dans [p. 86] une équation qui porte en son expression même sa latitude, son *maximum*. Un âge d'abaissement se laisse ainsi prévoir, un moyen âge non suivi de renaissance, où personne ne comprendra plus une philosophie quelque peu relevée, où la *Mécanique céleste* de Laplace sera un livre inintelligible, destiné à disparaître, s'il n'y en a des exemplaires tirés sur vélin, au bout du temps nécessaire pour que le papier de la meilleure édition soit pourri.

THÉOPHRASTE

Cela est infiniment probable, mais n'atteint pas notre thèse. Nous ne disons pas que l'absolu de la raison sera atteint par l'humanité ; nous disons qu'il sera atteint par quelque chose d'analogue à l'humanité. Des milliers d'essais se sont déjà produits, des milliers se produiront ; il suffit qu'il y en ait un qui réussisse. Les forces de la Terre, comme vous l'avez très bien dit, sont finies. Il est clair que, si la théorie mécanique de la chaleur n'est pas arrivée avant cinq ou six cents ans à trouver des manières de suppléer au charbon de terre, l'humanité rentrera dans une [p. 87] sorte de médiocrité, dont elle n'aura guère le moyen de sortir. Or la théorie de la chaleur sera-t-elle portée à ce degré de perfection ? Il est permis d'en douter. Des réactions hostiles peuvent arrêter l'esprit humain, et le rendre incapable de calculs transcendants. À l'heure qu'il est, il n'y a plus qu'une cinquantaine de personnes capables de se mettre bien au courant de certaines sciences et de les continuer. Ces sortes de cultures résidant en un très petit nombre de têtes sont faciles à détruire. Une inquisition un peu sévère, comme cela s'est vu au XVI^e siècle en Italie, des mesures analogues à celles de Louis XIV contre les protestants y suffisent. Un abaissement d'un ou deux degrés dans la température intellectuelle suffit pour rendre impossibles ces êtres délicats, qui ne vivent, comme les plantes de serre, qu'en des conditions très limitées. L'humanité pourrait ainsi être noyée à deux pas de la planche qui l'eût sauvée. Le sort d'un monde peut dépendre d'un homme ou d'un petit nombre d'hommes, qui eussent tourné la difficulté où s'est butée une humanité tout entière. Il y a en probablement, il y aura [p. 88] des mondes où des hommes qui eussent été des sauveurs, des rédempteurs

de l'univers, sont morts de misère, ou n'ont pas trouvé les conditions pour se développer ; il y en a eu d'autres où le germe de la civilisation a été étouffé par des exterminateurs, des Philippe II, réussissant en leur tentative d'arrêter l'esprit.

Bien des faits peuvent donc interrompre le développement de l'humanité ; or, faute de communion entre les mondes divers, des essais avortés de ce genre laissent tout à recommencer, puisque l'essai manqué, étant enseveli dans un total oubli, ne sert pas de point de départ pour mieux faire ensuite. La civilisation antique, après sa destruction, a encore puissamment contribué à la civilisation moderne par les monuments écrits et figurés qui sont restés d'elle, et que la Renaissance étudia. Au contraire, si Mars ou Vénus ont vu des tentatives de progrès, ces tentatives sont pour la Terre comme si elles n'avaient jamais existé.

Le sort de la Terre sera-t-il de finir de cette manière ? Cela est bien à craindre, mais cela n'est pas certain. Malgré toutes [p. 89] ses décrépitudes, la Terre a cet avantage que l'instabilité y est à demeure. L'humanité n'atteindra jamais l'équilibre, qui est la fin du progrès, comme les abeilles, les fourmis, qui ont trouvé leur point de repos.

Du reste, peu importe. Il est très possible que la Terre manque à son devoir ou sorte des conditions viables avant de l'avoir rempli, ainsi que cela est déjà arrivé à des milliards de corps célestes ; il suffit qu'un seul de ces corps accomplisse sa destinée. Songeons que l'expérience de l'univers se fait sur l'infini des mondes. Dans le nombre, il y en aura un qui réussira à produire la science parfaite, et notez qu'une seule tentative heureuse suffira. L'univers est un tirage au sort d'un nombre infini de billets, mais où tous les billets sortent. Quand le bon billet sortira, ce ne sera pas un coup de providence ; il fallait qu'il sortît.

Il y a deux manières d'atteindre un but : c'est ou de viser très juste, ou de tirer tant de coups qu'un d'eux finisse par frapper le point objectif. Un obus bien tiré qui fait sauter un fort vaut pour dix mille mal tirés. Quelle déperdition dans le pollen [p. 90] des fleurs ! À peine un millionième passe dans la valvule fécondante et vit. Le frai de la morue offre l'exemple d'une prodigalité bien plus énorme encore. La nature agit à la façon d'un ouvrier qui gâche largement sa matière et la dépense avec profusion. Peu lui importent les forces perdues ; c'est un semeur qui jette sa semence au hasard, sans s'inquiéter du grain qui tombe sur la pierre. Un grain fructifie sur cent mille ; cela suffit. Supposons les germes de vie égarés dans l'espace et cherchant aveuglément le point précis où ils peuvent éclore ; la chance est bien faible pour que tel ou tel d'entre eux rencontre ce point ; mais, si les germes sont en nombre infini, l'un d'eux tombera juste. Ou bien supposons une voûte de cristal d'un milliard de lieues, où il n'y aurait qu'un trou d'une ligne de diamètre, et que battrait éternellement de son aile un insecte aveugle cherchant à passer par la petite ouverture ; cet insecte réussira, s'il a pour lui l'éternité, l'infinité des cas compensant leur improbabilité. La nature ne fait rien pour éviter d'enfiler des impasses. Une petite baleine dans un bassin [p. 91] grossit jusqu'à ce qu'elle ait épuisé sa possibilité de vie. Un jeune arbre est aussi heureux dans le creux d'un rocher qu'en pleine terre. Tout ce qui peut germer

germe, sans égard pour l'arrêt de développement qui viendra. Je me rappelle de petites tortues dans le fond du ouadi Hamoul, en Syrie. Je savais que le ouadi allait se dessécher. Je voyais leur mort à deux jours de distance ; mais elles n'y pensaient pas ; elles étaient aussi gaies, aussi vives que jamais.

Toute la nature trahit le mépris de l'individu. L'éclat d'une capitale sort d'un vaste fumier provincial, où des millions d'hommes mènent une vie obscure pour faire éclore quelques brillants papillons, qui viennent se brûler à la lumière. Il faut, au moins dans nos lourdes races modernes, le drainage de trente ou quarante millions d'hommes pour produire un grand poète, un génie de premier ordre ; une société de cinq ou six millions arrive difficilement à cela, la sélection ne s'y opérant pas sur une masse assez grande. Le génie résulte d'une portion d'humanité brassée, mise au pressoir, épurée, distillée, concentrée. [p. 92] Une petite planète n'aurait pas de génie. En un kilomètre cube d'eau de mer, il y a une petite masse d'argent appréciable ; en un mètre cube, cette quantité est tout à fait insaisissable.

De même que la force *utile* n'est dans une machine qu'une partie de la force dépensée, de même en l'univers. Mais l'univers, comme toutes les machines de la nature, se fait remarquer par la petitesse de l'effet utile eu égard à la masse ; en général, la mécanique de l'univers est très imparfaite au point de vue de l'économie. L'univers est comme une usine où, sur cent mille quintaux de charbon brûlé, un quintal servirait. L'homme utile est à peine un sur un million. On est tenté d'en conclure l'infériorité de la Terre. Une planète où il n'y aurait ni sots ni méchants paraîtrait meilleure. C'est là une illusion. Le travail qui a le vrai pour objet est peu de chose en apparence ; mais seul il demeure ; tout le reste coule ; en sorte que le capital du vrai, quoique résultant de très petites économies, augmente toujours. Les erreurs et les sottises se détruisent réciproquement ; au contraire, la vérité est [p. 93] tout le résidu permanent, tout l'efficient, tout le résultat liquide du travail de l'humanité ; à distance, l'erreur et la frivolité se trouvent purement et simplement éliminées. Le sot et le méchant meurent tout entiers.

Grand assurément est le nombre des existences purement égoïstes, matérialistes, irréligieuses, totalement perdues pour le but idéal de l'univers. Mais il suffit qu'il y en ait quelques-unes qui ne le soient pas. La philosophie est le fruit de l'arbre de l'humanité ; le fruit n'est rien comparé à la grosseur de l'arbre. Un arbre immense donne un fruit gros comme le doigt ; cette ramure énorme a pour mission la production de ce petit corps. La philosophie, qui est le but de la création, vécut autrefois des miettes de la table des princes qui la défendaient contre l'universelle sottise ; elle vit aujourd'hui des miettes de la table du monde ; cette condition, tout humble qu'elle est, vaut mieux que si les philosophes étaient dans le monde ce qu'il semble qu'ils devraient être. Deux expériences montrent quel danger il y a dans les trop grandes richesses attribuées à des [p. 94] œuvres spirituelles. Les biens accumulés au moyen âge entre les mains de l'Église furent perdus en grande partie pour l'objet auquel on les destinait. Les immenses dotations des universités anglaises sont ainsi administrées qu'une petite fraction seulement en est appliquée à des fins scientifiques.

Il est certain que, si la place de chaque individu dans la société était proportionnée au service idéal qu'il rend, c'est Descartes, c'est Newton, c'est Galilée, c'est Huygens qui auraient dû être princes ou millionnaires en leur temps. Il n'est pas possible de soutenir que les services rendus par un banquier soient avec les services rendus par Linné ou Ampère dans la proportion de mille à un. Mais, toute réflexion faite, il vaut mieux que les choses soient comme elles sont. Même quand la terre nous appartiendrait, il serait préférable encore de la laisser gouverner aux gens du monde, qui, par leur légèreté, leur pesant égoïsme, sont préservés de nos scrupules et de nos maladresses. Les existences en apparence inutiles des riches, des gens à la mode ont plus de valeur qu'on ne croit. Il faut qu'il [p. 95] y ait de telles gens pour faire courir les chevaux, donner les bals, pour accomplir en un mot les vaines besognes qui fatigueraient les sages et absorber les jouissances dangereuses qui les distrairaient.

Nous ne savons pas assez quelle reconnaissance nous devons à ceux qui se chargent d'être riches pour nous. Il n'y a qu'un très petit nombre de cerveaux capables de philosopher. Les toilettes, les promenades au Bois, les équipages, l'Opéra, les courses dévorent une activité qui serait sans cela nuisible, et débarrassent les bons lobes du cerveau de l'humanité du quadrille qui les obsède. Oui, tout ce train bruyant du monde est nécessaire pour qu'un Cuvier, qu'un Bopp soient tranquilles en leur chambre, aient de bonnes bibliothèques, et ne soient ni obligés ni tentés d'user leur temps à ces vanités. Voilà pourquoi les pays où il y a des classes marquées sont les meilleurs pour les savants ; car, dans de tels pays, ils n'ont ni devoirs politiques, ni devoirs de société ; rien ne les fausse. Voilà enfin pourquoi le savant s'incline volontiers (non sans quelque ironie) devant les gens de guerre et les gens du monde. [p. 96] Le contemplateur tranquille vit doucement derrière eux, tandis que le prêtre le gêne avec son dogmatisme, et le peuple avec son superficiel jugement d'école primaire et ses idées de magister de village.

La raison a le temps pour elle ; voilà sa force. Elle ne perd aucune bonne occasion ; au contraire, tout ce qui n'est pas elle tombe dans le néant. Même sans sortir de notre planète, la force humaine a devant elle de longs siècles encore avant de dégénérer. Elle traversera des successions de pourriture et de renaissance. Pendant que le fruit mûr pourrit, le fruit nouveau se forme. Les essais sont incalculables. Sur le nombre infini des consciences, il y en aura une qui passera le goulet, et entrera dans le port.

EUTHYPHRON

Vous pensez alors, comme Hegel, que Dieu n'est pas, mais qu'il sera ?

THÉOPHRASTE

Pas précisément. L'idéal existe ; il est éternel ; mais il n'est pas encore matériellement réalisé ; il le sera un jour. Il sera [p. 97] réalisé par une conscience analogue à celle de l'humanité, mais infiniment supérieure, laquelle, comparée à notre état présent, si horrible, si chétif, semblera une parfaite machine à vapeur auprès de la vieille machine de Marly. L'œuvre universelle de tout ce qui vit est de faire Dieu parfait, de contribuer à la grande résultante définitive qui clora le

cercle des choses par l'unité. La raison, qui n'a eu jusqu'ici aucune part à cette œuvre, laquelle s'est accomplie aveuglément et par la sourde tendance de tout ce qui est, la raison, dis-je, prendra un jour en main l'intendance de ce grand travail et, après avoir organisé l'humanité, organisera Dieu.

L'immensité du temps est ici le facteur capital. Au delà de dix mille ans, nous ne voyons rien dans l'histoire ; l'accélération du mouvement scientifique de l'humanité ne date guère de plus d'un siècle. Que sera l'humanité dans dix mille ans, dans cent mille ans ? Que sera le monde dans un milliard d'années ? Il y a un milliard d'années, la Terre n'existait peut-être pas ; elle était noyée dans l'atmosphère du [p. 98] Soleil, et la Lune n'en était pas détachée. Que sera-t-elle devenue dans un milliard d'années ? Impossible de le dire, et pourtant ce jour viendra ; rien n'est plus indubitable. Nous ne nous faisons non plus aucune idée de l'état de la matière dans l'intérieur de la terre, et pourtant cet inconcevable état de choses existe à cinq cents lieues de nous.

Il faut songer, d'ailleurs, que l'humanité a entre les mains un instrument qu'elle n'avait pas autrefois, la science. Depuis moins de cent ans, la science a créé les emplois de la vapeur, les chemins de fer, la télégraphie électrique, la photographie, l'éclairage au gaz, les mille inventions de la chimie. Les applications de la science à l'art militaire datent de huit ou dix ans ; elles ont introduit de tels changements que Frédéric le Grand et Napoléon I^{er} ne s'y reconnaîtraient plus. Prévoir l'état de l'industrie et de l'art militaire dans cent ans est impossible ; en essayant de concevoir ce qu'ils pourraient être dans mille ans, dans dix mille ans, on est en pleine chimère ; or dans dix mille ans, la planète Terre existera sans nul doute, et, malgré [p. 99] des détériorations peut-être assez graves, sera encore habitable.

Je reconnais les dangers que causeront à la civilisation la fin du charbon de terre et la généralisation des idées égoïstes ; faits que l'on peut considérer comme à peu près du même ordre, la diffusion des idées d'une démocratie mesquine étant à sa manière une sorte de fin du charbon de terre, une fin de la chaleur morale et de la capacité de se dévouer, un épuisement des vieilles économies du globe. Parfois, je vois la Terre dans l'avenir sous la forme d'une planète d'idiots, se chauffant au soleil, dans la sordide oisiveté de l'être qui ne vise qu'à avoir le nécessaire de la vie matérielle. Mais la science pourra combattre ces deux faits délétères, le premier, en trouvant le moyen d'emmagasiner la force du Soleil ou des marées, avant que le précieux combustible ait disparu des couches praticables ; le second, par les progrès de l'art militaire, qui constitueront une force organisée entre les mains d'une aristocratie intellectuelle et morale. Nos armées modernes sont déjà quelque chose de ce genre. Elles donnent à celui qui en est [p. 100] maître une domination assurée sur la foule désarmée et indisciplinée ; mais elles ont une cause de faiblesse interne tout à fait irrémédiable ; car elles sont prises dans les rangs du peuple, et, si le peuple était universellement gagné par l'envie et la cupidité, il deviendrait impossible de tirer de lui l'appui pour combattre l'envie et la cupidité. Si l'on veut imaginer quelque chose de solide, il faut concevoir un petit nombre de sages tenant l'humanité par

des moyens qui seraient leur secret et dont la masse ne pourrait se servir, parce qu'ils supposeraient une trop forte dose de science abstraite.

La science est ainsi le grand agent de la conscience divine. En tant que théorique, elle est l'univers se connaissant ; en tant qu'appliquée, elle offre à la force divine des moyens dont la puissance ne saurait être calculée. Jusqu'ici, en effet, les progrès de la conscience ne se sont faits que par les simples forces de la nature, par un instinct peu différent de celui qui préside à la naissance et au développement de l'animal. La réflexion savante y pénétrera un jour. La science opérera la réforme du [p. 101] monde instinctif ; une foule de choses qui aujourd'hui sont de la catégorie de l'instinct passeront à la catégorie de la réflexion.

EUDOXE

L'art en souffrira.

THÉOPHRASTE

Assurément ; le grand art même disparaîtra. Le temps viendra où l'art sera une chose du passé, une création faite une fois pour toutes, création des âges non réfléchis, qu'on adorera, tout en reconnaissant qu'il n'y a plus à en faire. La sculpture, l'architecture et la poésie grecques sont déjà dans ce cas. Ces merveilles sont de nos jours d'absolues impossibilités, et, lors même que quelqu'un arriverait à en produire des pastiches admirablement réussis, il n'empêcherait pas que ces pastiches ne fussent des pastiches, des imitations sans raison d'être et sans vie. Notre art est à ces vieux chefs-d'œuvre ce qu'un bâtiment en moellons est à un édifice de marbre. Le règne de la sculpture est fini le jour où l'on cesse d'aller à demi nu et où la beauté des formes du corps devient [p. 102] chose très secondaire ; l'épopée disparaît avec l'âge de l'héroïsme individuel ; il n'y a pas d'épopée avec l'artillerie. Chaque art, excepté la musique, est ainsi attaché à un état du passé ; la musique elle-même, qui peut être considérée comme l'art du XIX^e siècle, sera un jour chose faite et parachevée. Et le poète ?... et l'homme de bien ?... Le poète est un consolateur, l'homme de bien est un infirmier, fonctions très utiles, mais temporaires, puisqu'elles supposent le mal, le mal que la science aspire à fort atténuer.

Le progrès de l'humanité n'est en aucune façon un progrès esthétique. La nature atteint son but par la vertu, par l'art, par la science, surtout par la science. Il viendra peut-être un temps (nous voyons poindre ce jour) où un grand artiste, un homme vertueux seront choses vieilles, presque inutiles ; le savant, au contraire, vaudra toujours de plus en plus. La beauté disparaîtra presque à l'avènement de la science ; mais l'agrandissement de la science et du pouvoir de l'homme sont de belles choses aussi. Que ne fera pas la physiologie, par exemple, quand elle aura [p. 103] remplacé cette vieille routine empirique qu'on appelle la médecine ? La génération et l'éducation de l'homme se sont faites jusqu'ici presque au hasard ; nulle science n'y a pénétré. Qu'on se figure seulement la révolution sociale qui s'accomplira quand la chimie aura trouvé le moyen, en imitant le travail de la feuille des plantes, et en captant l'acide carbonique de l'air, de produire des

aliments supérieurs à ceux que fournissent les végétaux et les bêtes des champs. Le jour où l'homme sera dispensé de tuer pour vivre, le jour où disparaîtra l'affreux spectacle des étaux de boucher, marquera bien aussi un progrès pour l'éducation des sens. Qu'arrivera-t-il surtout quand l'homme sera en possession de la loi qui détermine le sexe de l'embryon et pourra l'appliquer à volonté ? Or cette découverte est de celles qu'on peut considérer comme susceptibles d'être faites dans un prochain avenir.

PHILALÈTHE

Vous vous rapprochez à beaucoup d'égards des vues de Théoctiste. Il est fâcheux qu'il ne soit pas ici.

[p. 104] EUDOXE

Théoctiste exagère ses vues, et a le tort de vouloir tracer des images précises de ce qu'on ne peut que vaguement entrevoir ; mais il s'échappe parfois des rayons de lumière de son nuage sombre ; d'ailleurs, il est sérieux, grand, simple et sincère. (*A Philalèthe.*) Tâchez de l'amener.

PHILATÈTHE

Il sera ici demain.



[p. 105]

TROISIÈME DIALOGUE

RÊVES

[p. 106 sans texte, p. 107]



PHILALÈTHE, EUTHYPHRON, EUDOXE, THÉOPHRASTE, THÉOCTISTE.

PHILALÈTHE

[Retour à la table](#)

VOILÀ deux jours, Théoctiste, que nous cherchons ensemble à recueillir nos idées sur le but final et le secret ressort de cet univers. Nous savons que vous vivez comme nous dans ces pensées, et que vous participez à la profonde paix qu'elles donnent. Nous sommes tous à peu près d'accord sur ce point que le but du monde est la production d'une conscience réfléchie de plus en plus perfectionnée. [p. 108] Nous ne connaissons pas de forme plus élevée de cette conscience réfléchie que l'humanité ; mais, sans parler de ce qui peut exister dans d'autres planètes, l'imagination ose se former quelques idées des progrès futurs de cette conscience dans l'humanité.

THÉOCTISTE

Je vais plus loin, et je permets à mon imagination de concevoir l'histoire de l'être au delà de l'humanité, sous des formes dépassant l'humanité, d'assigner, en un mot, à l'univers un but supérieur à l'humanité.

PHILALÈTHE

Exposez-nous vos idées à cet égard.

THÉOCTISTE

Ce sont des rêves.

EUDOXE

Si chacun écrivait son rêve de l'infini, peut-être du rapprochement de ces rêves sortirait-il quelque vérité ; mais peu sont capables d'une telle naïveté.

[p. 109] THÉOCTISTE

Il faut d'abord s'entendre sur ce que veut dire le mot *conscience*. Sûrement une conscience n'est complète que quand elle aboutit à une identité individuelle, à un *sensorium* unique, constitué par une masse nerveuse, mouvant un organisme déterminé. Il y a cependant des ensembles vivants qui ne sont pas ainsi personnalisés. Les nations, comme la France, l'Allemagne, l'Angleterre, les villes, comme Athènes, Venise, Florence, Paris, agissent à la manière de personnes ayant un caractère, un esprit, des intérêts déterminés ; on peut raisonner d'elles comme on raisonne d'une personne ; elles ont comme l'être vivant un instinct secret, un sentiment de leur essence et de leur conservation, si bien qu'indépendamment de la réflexion des politiques une nation, une ville peuvent être comparées à l'animal, si ingénieux et si profond quand il s'agit de sauver son être et d'assurer la perpétuité de son espèce. Il faut en dire autant des Églises, des religions, de toutes les associations constituant des ensembles [p. 110] organiques, qui se comportent exactement comme des individus. Le plus grand progrès de la physiologie moderne a été de montrer que la vie de la plante et celle de l'animal ne sont qu'une résultante d'autres vies, harmoniquement subordonnées et aboutissant à un concert unique. La vie du vertébré est la résultante centralisée de l'individualité de chaque vertèbre ; un arbre est la consonance de milliers de bourgeons. La conscience est de même une résultante de millions d'autres consciences concordant à un même but. La cellule est déjà une petite concentration personnelle ; plusieurs cellules consonant ensemble forment une conscience au second degré (homme ou animal). Les consciences au second degré, en se groupant, forment les consciences au troisième degré, consciences de ville, consciences d'Église, consciences de nation, produites par des millions d'individus vivant d'une même idée, ayant des sentiments communs. Pour le matérialiste, il n'y a que l'atome qui existe pleinement ; mais pour le vrai philosophe, pour l'idéaliste, la cellule existe plus que l'atome, l'individu [p. 111] existe plus que la cellule ; la nation, l'Église, la cité existent plus que l'individu, puisque l'individu se sacrifie pour ces entités, qu'un réalisme grossier regarde comme de pures abstractions.

L'amour me paraît la plus forte manifestation et la démonstration la plus évidente de cette loi intime de la vie. L'amour ne s'explique que par la préexistence de la conscience des germes. L'individu adulte porte en lui des millions de consciences obscures, désirant être, aspirant à être, ayant le sentiment obscur des conditions de leur développement, qui lui font partager leurs désirs, leurs tristesses. L'homme le plus vertueux ne peut empêcher que, dans les profondeurs de son organisation, des millions de créatures rudimentaires ne crient : « Nous voulons être ! » Ces *homonculi*, que j'appellerais volontiers des hommes virtuels, identiques à nous, faisant partie de nous, voient avec nos yeux,

sentent avec nos sens et jugent instinctivement des conditions où, sortant de leur prison, ils pourraient prendre vie.

Voilà pourquoi l'amour naît en nous sans nous, d'une façon inéluctable, et n'a [p. 112] aucun lien avec la conscience morale ; si bien que la lutte de l'amour et du devoir est une des données fondamentales de l'art élevé. Car ces petits êtres ne sont pas moraux ; ils n'ont pas lu Malthus ; ils n'aspirent qu'à exister pleinement, ils n'entrent pas dans nos raffinements, ne comprennent pas nos objections sociales ; ils ont leur morale indépendante de notre convenance et de nos lois. De là un tiraillement entre la philosophie abstraite et les simples appréciations de germes vivants qui sont en nous, qui sont nous en partie, qui, en voulant, nous font vouloir ; entre un être réfléchi, voyant la conséquence de ses actes, et un petit embryon d'embryon, qui n'a que le désir d'exister. Voilà pourquoi l'instinct sexuel est éveillé en nous par des personnes pour qui nous avons souvent une pleine mésestime, l'*homunculus* élémentaire ne consultant que ses convenances en vue d'être ; d'où les difficultés sans cesse renaissantes de la société, le mariage parfait supposant à la fois l'estime morale et l'amour sexuel, deux choses qui peuvent aller ensemble, mais peuvent aussi très bien ne pas s'accorder.

[p. 113] La même conséquence, à savoir l'individualité du germe, se tire de l'hérédité et de l'atavisme. Le développement premier de l'embryon, la façon dont chaque individu s'épanouit dans la vie est le résultat d'habitudes et d'expériences acquises par des êtres antérieurs. Chaque être a vécu en ses aïeux, a subi leur attitude, a obéi à leurs désirs et à leurs sentiments dominants. L'arrière-petit-fils du serf est courbé encore ; le raïa émancipé se détourne instinctivement du chemin devant celui qui a fait trembler son grand-père. Les perversions de l'instinct sexuel elles-mêmes sont-elles autre chose que des erreurs de l'être élémentaire cédant à de fausses indications, dans des cas où ce que les stoïciens appelaient la faculté *hégémonique*, la raison, n'est pas là pour les redresser ?

Partant de cette idée, on arrive à concevoir une future conscience de l'humanité infiniment supérieure à celle qui existe aujourd'hui, un temps où l'humanité serait comme un arbre immense, dont les individus seraient les bourgeons, où toutes les consciences arriveraient à former une seule conscience, comme il est dit de la [p. 114] primitive Église : *Multitudo credentium erat cor unum et anima una*. L'État, déjà de notre temps, produit quelque chose d'analogue, puisqu'il fait de l'idéal (de l'art, de la science, du bien) avec l'argent des contribuables, qui sont pour la plupart des matérialistes. La royauté nous montre de même une nation concentrée en un individu ou, si l'on veut, en une famille, et atteignant par là le plus haut degré de conscience nationale, vu qu'aucune conscience n'égale celle qui résulte d'un cerveau, fût-il médiocre. Les conjectures sur ces formes futures de la conscience divine se laissent ramener à trois types : la forme monarchique, la forme oligarchique et la forme démocratique, selon que l'on conçoit la conscience universelle — ou ramenée à l'unité et concentrée en un seul être qui résumerait tous les autres — ou résidant en un petit nombre d'individus gouvernant le reste — ou résidant en tous par une sorte d'accord et de suffrage universel.

EUTHYPHRON

Voilà qui est très piquant ; nous vous écoutons.

[p. 115] THÉOCTISTE

La solution démocratique est celle qui paraît avoir le moins de chances de se réaliser, selon l'ordre d'idées philosophiques où nous nous complaisons. Remarquez bien que nous sommes à mille lieues de la politique et que les mots ont ici entre nous le sens de nos définitions.

EUTHYPHRON

Cela est entendu.

THÉOCTISTE

Convertir à la raison les uns après les autres, un à un, les deux milliards d'êtres humains qui peuplent la terre ! Y pense-t-on ? L'immense majorité des cerveaux humains est réfractaire aux vérités tant soit peu relevées. Les femmes non seulement ne sont pas faites pour de tels exercices, mais de tels exercices les enlèvent à leur vraie vocation, qui est d'être bonnes ou belles, ou les deux à la fois. Ce n'est pas notre faute s'il en est ainsi. Le but de la nature, il faut le croire, n'est pas que tous les hommes voient le vrai, mais [p. 116] que le vrai soit vu par quelques-uns, et que la tradition s'en conserve.

La thèse démocratique, aux yeux du théologien, est fautive par sa base même. Toutes les consciences sont sacrées ; mais elles ne sont pas égales. Où s'arrêter ? L'animal aussi a ses droits. Le sauvage d'Australie a-t-il les droits de l'homme ou ceux de l'animal ?

Élever tous les hommes est le premier devoir de la société ; mais élever tous les hommes au même niveau est impossible ; on ne peut même pas dire que, le monde étant fait comme il est, cela soit fort utile. Car l'homme qui a passé par l'école n'en est pas plus heureux pour cela ; il n'en est pas non plus meilleur ; il perd par ces demi-connaissances le charme de la naïveté et n'acquiert pas le charme de la haute éducation. Il faut avouer que nous ne concevons guère la grande culture régnant sur une portion de l'humanité, sans qu'une autre portion y serve et y participe en sous-ordre. L'essentiel est que la grande culture s'établisse et se rende maîtresse du monde, en faisant sentir sa bienfaisante influence aux parties moins cultivées. [p. 117] Cela fait, on n'aura pas à gêner ces dernières ni à leur commander des actes de foi. L'Église eut le tort de croire qu'il est bon d'imposer aux hommes l'adhésion à des formules qu'ils ne comprennent pas. La conduite de la science, devenue maîtresse, ressemblera plus peut-être à celle de l'islamisme qu'à celle du christianisme. Le christianisme a été persécuteur, car il envisageait la croyance comme agissant *ex opere operato* sur l'individu qui ne la comprend pas, et le sauvant à la façon d'une pilule qu'on avale sans en savoir le contenu. L'islamisme, au contraire, n'a guère forcé les vaincus à se faire musulmans ; il ne tient même guère à ce qu'ils se convertissent. Nous ne voyons pas non plus grand avantage à ce que celui qui ne comprend pas la science y

adhère ; il suffit qu'il la serve et s'incline devant sa force incontestée. Qu'importe que les millions d'êtres bornés qui couvrent la planète ignorent la vérité ou la nient, pourvu que les intelligents la voient et l'adorent ? Pourquoi gêner les autres de spéculations qui ne sont pas faites pour eux ? Les théorèmes d'Abel ou de M. Cauchy ne perdent [p. 118] rien de leur certitude, parce qu'une centaine de personnes seulement les comprennent. Il suffit à ces hautes vérités qu'elles aient été vues par un petit nombre d'esprits et qu'elles soient consignées dans des livres en vue de ceux qui peuvent désirer les connaître un jour. La raison, la science sont des produits de l'humanité, mais vouloir la raison directement pour le peuple et par le peuple est chimérique. Il n'est pas nécessaire, pour la pleine existence de la raison, que le monde entier la perçoive. En tout cas, une telle initiation, si elle devait se faire, ne se ferait pas par la basse démocratie, laquelle semble devoir amener au contraire l'extinction de toute culture difficile et de toute haute discipline. L'idéal de la société américaine est peut-être plus éloigné qu'aucun autre de l'idéal d'une société régie par la science. Le principe que la société n'existe que pour le bien-être et la liberté des individus qui la composent ne paraît pas conforme aux plans de la nature, plans où l'espèce est seule prise en considération, et où l'individu semble sacrifié. Il est fort à craindre que le dernier mot de la [p. 119] démocratie ainsi entendue (je me hâte de dire qu'on peut l'entendre autrement) ne soit un état social où une masse dégénérée n'aurait d'autre souci que de goûter les plaisirs ignobles de l'homme vulgaire.

EUDOXE

On ne voit pas certainement pourquoi Dieu aurait créé le monde en vue d'une fin si insignifiante et si platement terre-à-terre. Mais, entre tromper l'humanité et la dompter, il y aurait quelque chose qui vaudrait mieux, la persuader.

THÉOCTISTE

Indirectement, et par acte de foi, sans doute ; mais directement et par démonstration évidente, cela est bien difficile. Il nous a fallu quarante ans de réflexion, une vie occupée tout entière à penser, l'abandon de toute occupation, de tout souci, le sacrifice de notre fortune, presque de nos devoirs, pour arriver à quelques idées plus ou moins imparfaites sur ces matières obscures. Comment voulez-vous que de telles vies soient la loi commune de l'humanité ?

PHILALÈTHE

Cela est juste.

THÉOCTISTE

Il est donc peu probable que Dieu se réalise par la démocratie. La démocratie sectaire et jalouse est même ce qu'on peut appeler l'erreur théologique par excellence, puisque le but poursuivi par le monde, loin d'être l'aplanissement des sommités, doit être au contraire de créer des dieux, des êtres supérieurs, que le reste des êtres conscients adorera et servira, heureux de les servir. La démocratie est en ce sens l'antipode des voies de Dieu, Dieu n'ayant pas voulu que tous vécussent au même degré la vraie vie de l'esprit. Nous n'aimons pas l'ancien

régime; car il étouffait la pensée; il a souvent gêné les savants; mais une démocratie sans idéal ne leur serait pas beaucoup plus favorable. Pour le moment, il faut préférer la démocratie, car elle est moins hostile que l'ancien régime aux progrès de l'esprit; mais le relâchement qu'elle entretient pourrait être funeste à la longue. Le dévouement [p. 121] est indispensable à la science; dans un pays immoral ou superficiel, il ne peut pas se former de vrais savants; un savant est le fruit de l'abnégation, du sérieux, des sacrifices de deux ou trois générations; il représente une immense économie de vie et de force. Un corps savant se recrutant en lui-même est une impossibilité. Il faut un terreau d'où il sorte. Le Rédempteur, le Messie ne peut naître d'un pays livré à l'égoïsme et à la basse jouissance. Il faut que celui qui pense trouve des gens qui veuillent bien faire sa part de travail, et cela sans comprendre ni apprécier ce qu'il fait. Quoi de plus contraire à l'esprit d'une certaine démocratie, qui n'admet la valeur que de ce qu'elle peut saisir directement, ou, pour mieux dire, de ce qu'elle croit saisir? L'instruction primaire rendra l'abnégation de ce genre assez rare; car il est à craindre que la population qui aura reçu l'instruction primaire, pleine de sottise vanité, ne veuille pas contribuer à entretenir une culture supérieure à la sienne, c'est-à-dire à se donner des maîtres.

En somme, la fin de l'humanité, c'est de [p. 122] produire des grands hommes; le grand œuvre s'accomplira par la science, non par la démocratie. Bien sans grands hommes; le salut se fera par des grands hommes. L'œuvre du Messie, du libérateur, c'est un homme, non une masse qui l'accomplira. On est injuste pour les pays qui, comme la France, ne produisent que de l'exquis, qui fabriquent de la dentelle, non de la toile de ménage. Ce sont ces pays-là qui servent le plus au progrès. L'essentiel est moins de produire des masses éclairées que de produire de grands génies et un public capable de les comprendre. Si l'ignorance des masses est une condition nécessaire pour cela, tant pis. La nature ne s'arrête pas devant de tels soucis; elle sacrifie des espèces entières pour que d'autres, trouvent les conditions essentielles de leur vie.

En ces arrangements providentiels, d'ailleurs, il n'y a pas de victimes. Tous servent aux fins supérieures. Dans la poignée de grains que le semeur jette à la volée, même les grains perdus ont un rôle. S'agit-il de bonheur individuel, oh! je ne sais plus alors qui est le déshérité. Chacun est [p. 123] heureux à son rang. Les gens du monde et les gens du peuple ont mille plaisirs, mille compensations que nous n'avons pas. Ils s'amusent. Qui de nous n'éprouve parfois quelque envie en passant près du rendez-vous des simples, et n'entend avec jalousie leurs chansons joyeuses? Ce monde supérieur que nous rêvons pour la réalisation de la raison pure n'aurait pas de femmes. La femme resterait la récompense des humbles, pour qu'ils eussent un motif de vivre. Ils ne seraient pas les plus à plaindre.

EUDOXE

En vous entendant, je suis toujours tenté de dire comme Strepsiade, dans Aristophane: « Vous ne me persuaderez pas, quand même vous me

persuaderiez. » Mais nous avons hâte de savoir ce que vous entendez par la solution oligarchique du problème de l'univers.

THÉOCTISTE

Cette solution est bien plus facile à concevoir que la solution démocratique. Elle rentre tout à fait dans les plans apparents [p. 124] de la nature. L'élite des êtres intelligents, maîtresse des plus importants secrets de la réalité, dominerait le monde par les puissants moyens d'action qui seraient en son pouvoir, et y ferait régner le plus de raison possible.

EUDOXE

Théophraste arrivait hier à des conceptions du même ordre.

THÉOCTISTE

On arrive à de pareilles idées de tous les côtés. Par l'application de plus en plus étendue de la science à l'armement, une domination universelle deviendra possible, et cette domination sera assurée en la main de ceux qui disposeront de cet armement. Le perfectionnement des armes, en effet, mène à l'inverse de la démocratie ; il tend à fortifier, non la foule, mais le pouvoir, puisque les armes scientifiques peuvent servir aux gouvernements, non aux peuples.

Au moyen âge, la possession exclusive du cheval et des bonnes armures assura une supériorité absolue au noble sur le vilain, durant des siècles. Au pont du marché [p. 125] de Meaux, vingt-sept chevaliers exterminèrent la jacquerie en un jour. La poudre à canon servit d'abord uniquement la royauté. Dans l'avenir, il pourra exister des engins qui, en dehors des mains savantes, soient des ustensiles de nulle efficacité. De la sorte, on imagine le temps où un groupe d'hommes régnerait par un droit incontesté sur le reste des hommes. Alors serait reconstitué comme une réalité le pouvoir que l'imagination populaire prêtait autrefois aux sorciers. Alors l'idée d'un pouvoir spirituel, c'est-à-dire ayant pour base la supériorité intellectuelle, serait une réalité. Le brahmanisme a régné des siècles grâce à la croyance que le brahmane foudroyait par son regard celui contre qui s'allumait sa colère. Cette croyance, reposant sur une complète erreur, ne pouvait offrir un fondement bien résistant ; mais un jour peut-être la science jouira d'un pouvoir analogue, sans qu'il s'y mêle aucune illusion. La supériorité de ses moyens sera si grande que la rébellion même n'existera pas. Les dogmes chrétiens, pendant des siècles, ont eu la force de brûler ceux qui les niaient ; ce [p. 126] serait directement et *ipso facto* que les dogmes scientifiques anéantiraient ceux qui n'y croiraient pas. L'Église du moyen âge prétendit réaliser un pouvoir spirituel ; mais, ne disposant pas d'une force propre suffisante, elle resta toujours faible, obligée qu'elle était d'en appeler sans cesse au bras séculier, qui lui faisait ses conditions, et lui demandait du retour, c'est-à-dire des affaiblissements du droit ecclésiastique. Un pouvoir spirituel ne sera réellement fort que quand il sera armé, quand il aura en main une force matérielle qui n'appartienne qu'à lui, c'est-à-dire des moyens de contenir ses ennemis d'une manière effective, comme le brahmane les contenait d'une façon imaginative par la terreur de son regard.

L'Église, à défaut d'armées sérieuses, avait à sa disposition la peur de l'enfer, qui dans des âges de foi était très efficace. Par là elle s'empara des barbares, qu'elle requit ensuite pour exécuter ses arrêts, et dont elle se fit une si grande force ; mais cet appui perdit beaucoup de sa solidité le jour où l'on ne craignit plus guère la damnation, de même que le brahmane fut [p. 127] bien déchu le jour où l'on cessa de croire aux foudres de son regard. Eh bien, je fais parfois un mauvais rêve : c'est qu'une autorité pourrait bien un jour avoir à sa disposition l'enfer, non un enfer chimérique, de l'existence duquel on n'a pas de preuve, mais un enfer réel.

EUDOXE

Dans quel affreux cauchemar vous vous complaisez là !

THÉOCTISTE

Est-il beaucoup plus affreux que ce que nous venons d'avoir sous les yeux ? La guerre transformée en terreur préventive, l'otage torturé non comme coupable, mais pour effrayer la population et l'empêcher de se défendre, ce principe qu'on avait oublié depuis Louvois, maintenant hautement avoué, que la cruauté est une force et constitue dans les choses humaines un avantage dont on n'a pas à se priver ! Une géhenne perfectionnée, à ce point de vue, vaut un bataillon, puisqu'elle peut inspirer la même terreur. Le duc d'Albe savait cela ; Agathocle et les Carthaginois le [p. 128] savaient aussi, eux qui firent de la férocité une partie de leur stratégie. En analysant bien les choses, la force dont on dispose n'est pas autre chose que la crainte qu'on inspire, et cette crainte peut venir de menaces réelles ou de menaces imaginaires. La violence et l'imposture sont à cet égard deux équivalents ; l'une supplée à l'autre et dispense de l'autre. Le clergé gaulois arrêta très efficacement les pillages et les meurtres des Francs en leur inspirant une peur terrible de saint Martin. La superstition, au contraire, est inutile à un Gengis Khan, à un Tamerlan.

EUDOXE

Vous avez tort de laisser votre pensée s'égarer en ces sentiers malsains. Ne voyez-vous pas que le sens moral, inhérent à l'espèce humaine, rendra toujours de telles horreurs impossibles, que les monstres que vous rêvez ne trouveront pas d'instruments ?

THÉOCTISTE

Ne me poussez pas trop cependant, ou bien je vous proposerai une hypothèse qui [p. 129] fera de mon cauchemar une possibilité. Je n'ai jamais dit que l'avenir fût gai. Qui sait si la vérité n'est pas triste ? Le pouvoir n'a tenu jusqu'ici dans l'humanité que par le soin que les potentats ont eu de réserver des masses barbares, placées dans leur main comme des outils aveugles. Les tyrans positivistes dont nous parlons se feraient peu de scrupule d'entretenir dans quelque canton perdu de l'Asie un noyau de Bachkirs ou de Kalmouks, machines obéissantes, dégagées de répugnances morales et prêtes à toutes les férocités. Remarquez de plus que je me place dans l'hypothèse d'un progrès immense de la

conscience humaine, d'une réalisation du vrai et du juste dont il n'y a eu aucun exemple jusqu'ici. Je suppose (et je crois ici être dans le vrai) ce progrès accompli, non par tous, mais par une aristocratie servant de tête à l'humanité, et en laquelle la masse aurait mis le dépôt de sa raison. Il est clair que le règne absolu d'une portion de l'humanité sur une autre est odieux, si l'on suppose que la partie régnante n'est mue que par l'égoïsme personnel ou l'égoïsme de classe ; mais [p. 130] l'aristocratie que je rêve serait l'incarnation de la raison ; ce serait une papauté vraiment infaillible. La puissance en sa main ne pourrait être que bienfaisante, et il n'y aurait pas à la lui marchander. Ce serait la puissance légitime par excellence, puisqu'elle appuierait des opinions vraies sur des terreurs réelles. L'Église et le brahmanisme reposaient sur une erreur. Jamais brahmane n'a foudroyé personne ; le brahmane appuyait donc une doctrine fausse sur une crainte non fondée. Mais l'être en possession de la science mettrait une terreur illimitée au service de la vérité. Les terreurs, du reste, deviendraient bientôt inutiles. L'humanité inférieure, dans une telle hypothèse, serait bientôt matée par l'évidence, et l'idée même de la révolte disparaîtrait.

La vérité sera un jour la force. « Savoir, c'est pouvoir » est le plus beau mot qu'on ait dit. L'ignorant verra les effets et croira ; la théorie se vérifiera par ses applications. Une théorie d'où sortiront des machines terribles, domptant et subjuguant tout, prouvera sa vérité d'une façon irrécusable. Les forces de l'humanité seraient [p. 131] ainsi concentrées en un très petit nombre de mains, et deviendraient la propriété d'une ligue capable de disposer même de l'existence de la planète et de terroriser par cette menace le monde tout entier. Le jour, en effet, où quelques privilégiés de la raison posséderaient le moyen de détruire la planète, leur souveraineté serait créée ; ces privilégiés régneraient par la terreur absolue, puisqu'ils auraient en leur main l'existence de tous ; on peut presque dire qu'ils seraient dieux et qu'alors l'état théologique rêvé par le poète pour l'humanité primitive serait une réalité : *Primus in orbe deos fecit timor*.

Ainsi, on conçoit un temps où la force fonde réellement le règne de la raison, sans avoir besoin de recourir à l'imposture, l'imposture n'étant que l'arme des faibles, un succédané de la force. Le culte de la raison serait alors une vérité ; car quiconque y résisterait, c'est-à-dire ne reconnaîtrait pas le règne de la science, l'expiérait sur-le-champ. Quel enfantillage ce fut de célébrer la fête de la Raison, quand la Raison avait pour armée un peuple inintelligent, excessivement peu [p. 132] raisonnable, versatile et armé de piques et de mauvais fusils ! Quand la Raison sera toute-puissante, c'est alors qu'elle sera vraie déesse. Alors il ne sera plus besoin de parler d'autorité ; ce mot n'a maintenant de sens que pour désigner une force d'opinion, qui n'est pas effective ; c'est un pur artifice de langage. Alors la force de la raison sera effective au premier chef, puisque toute méconnaissance de sa force sera punie de mort immédiate. Les mesures préventives seront inutiles. Ce sera la réalisation de ce que l'on imaginait autrefois comme la vengeance des dieux ; mais la réalité sera bien supérieure au mythe, puisque la vengeance des dieux était tardive, incertaine, imparfaite, et, comme nous le savons maintenant,

dénuée de vérité ; tandis que les sanctions de la loi scientifique seront infaillibles, instantanées et sans appel comme la nature elle-même.

EUDOXE

Entre mille objections que j'aurais à vous faire, je vais vous en dire une. Vous supposez la science en elle-même immensément agrandie, et vous êtes dans votre [p. 133] droit ; mais la condition du sujet pensant, vous n'en parlez pas. Or le progrès de science et de pouvoir que vous venez d'esquisser surpasse de beaucoup la force d'un cerveau quelconque. Il y a contradiction entre les conquêtes rationnelles que vous imaginez et des forces intellectuelles et physiques restant toujours très limitées.

THÉOCTISTE

Je vous ai dit que l'ordre d'idées où je me tiens en ce moment ne se rapporte qu'imparfaitement à la planète Terre, et qu'il faut entendre de pareilles spéculations comme visant au delà de l'humanité. Sans doute le sujet sachant et pensant sera toujours limité ; mais le savoir et le pouvoir sont illimités, et par contre-coup la nature pensante elle-même pourra être fort agrandie, sans sortir du cercle connu de la biologie. Une large application des découvertes de la physiologie et du principe de sélection pourrait amener la création d'une race supérieure, ayant son droit de gouverner, non seulement dans sa science, mais dans la supériorité même de son sang, de son cerveau et de ses nerfs. Ce seraient là des [p. 134] espèces de dieux ou *dévas*, êtres décuples en valeur de ce que nous sommes, qui pourraient être viables dans des milieux artificiels. La nature ne fait rien que de viable dans les conditions générales ; mais la science pourra étendre les limites de la viabilité. La nature jusqu'ici a fait ce qu'elle a pu ; les forces spontanées ne dépasseront pas l'étiage qu'elles ont atteint. C'est à la science à prendre l'œuvre au point où la nature l'a laissée. La botanique fait vivre artificiellement des produits végétaux qui disparaîtraient si la main de l'homme ne les soutenait incessamment. Un âge se conçoit où la production d'un *deva* serait évaluée à un certain capital, représentant les appareils chers, les actions lentes, les sélections laborieuses, l'éducation compliquée et la conservation pénible d'un pareil être contre nature. Une fabrique d'Ases, un *Asgaard*, pourra être reconstituée au centre de l'Asie, et, si l'on répugne à ces sortes de mythes, que l'on veuille bien remarquer le procédé qu'emploient les fourmis et les abeilles pour déterminer la fonction à laquelle chaque individu doit être appliqué ; que l'on réfléchisse [p. 135] surtout au moyen qu'emploient les botanistes pour créer leurs singularités. C'est toujours la nutrition ou plutôt le développement d'un organe par l'atrophie d'un autre qui forme le secret de ces anomalies. Rappelez-vous ce docteur védique, dont le nom, selon Burnouf, signifiait [en grec]. Comme la fleur double est obtenue par l'hypertrophie ou la transformation des organes de la génération, comme la floraison et la fructification épuisent la vitalité de l'être qui accomplit ces fonctions, de même il est possible que le moyen de concentrer toute la force nerveuse au cerveau, de la transformer toute en cerveau, si l'on peut ainsi dire, en atrophiant l'autre pôle, soit trouvé un jour. L'une de ces fonctions est un

affaiblissement de l'autre ; ce qui est donné à l'une est enlevé à l'autre. Il va sans dire que nous ne parlons pas de ces suppressions honteuses qui ne font que des êtres incomplets. Nous parlons d'une intime transfusion, grâce à laquelle les forces que la nature a dirigées vers des opérations différentes seraient employées à une même fin.

[p. 136] On imagine donc (sans doute hors de notre planète) la possibilité d'êtres auprès desquels l'homme serait presque aussi peu de chose qu'est l'animal relativement à l'homme ; une époque où la science remplacerait les animaux existants par des mécanismes plus élevés, comme nous voyons que la chimie a remplacé des séries entières de corps de la nature par des séries bien plus parfaites. De même que l'humanité est sortie de l'animalité, ainsi la divinité sortirait de l'humanité. Il y aurait des êtres qui se serviraient de l'homme comme l'homme se sert des animaux. L'homme ne s'arrête guère à cette pensée qu'un pas, un mouvement de lui écrase des myriades d'animalcules. Mais, je le répète, la supériorité intellectuelle entraîne la supériorité religieuse ; ces futurs maîtres, nous devons les rêver comme des incarnations du bien et du vrai ; il y aurait joie à se subordonner à eux.

Le principe le plus nié par l'école démocratique est l'inégalité des races et la légitimité des droits que confère la supériorité de race. Loin de chercher à élever la race, la démocratie tend à l'abaisser ; [p. 137] elle ne veut pas de grands hommes, et s'il y avait ici un démocrate, en nous entendant parler de moyens perfectionnés pour produire des maîtres pour les autres hommes, il serait un peu surpris. Il est absurde et injuste, en effet, d'imposer aux hommes par une sorte de droit divin des maîtres qui ne leur sont en rien supérieurs. La noblesse, à l'heure qu'il est, en France, est quelque chose d'assez insignifiant, puisque les titres de noblesse, dont les trois quarts sont usurpés, et dont le quart restant provient, à une dizaine d'exceptions près, d'anoblissement et non de conquête, ne répondent pas à une supériorité de race, comme cela fut à l'origine ; mais cette supériorité de race pourrait redevenir réelle, et alors le fait de la noblesse serait scientifiquement vrai et aussi incontestable que la prééminence de l'homme civilisé sur le sauvage, ou de l'homme en général sur les animaux.

De la sorte, on conçoit un temps où tout ce qui a régné autrefois à l'état de préjugé et d'opinion vaine régnerait à l'état de réalité et de vérité : dieux, paradis, enfer, pouvoir spirituel, monarchie, noblesse, [p. 138] légitimité, supériorité de race, pouvoirs surnaturels peuvent renaître par le fait de l'homme et de la raison. Il semble que, si une telle solution se produit à un degré quelconque sur la planète Terre, c'est par l'Allemagne qu'elle se produira.

EUDOXE

Entendez-vous que ce soit un éloge ou une critique ?

THÉOCTISTE

Comme il vous plaira. La France incline toujours aux solutions libérales et démocratiques ; c'est là sa gloire ; le bonheur des hommes et la liberté, voilà son

idéal. Si le dernier mot des choses est que les individus jouissent paisiblement de leur petite destinée finie, ce qui est possible après tout, c'est la France libérale qui aura eu raison ; mais ce n'est pas ce pays qui atteindra jamais la grande harmonie ou, si l'on veut, le grand asservissement de conscience dont nous parlons. Au contraire, le gouvernement du monde par la raison, s'il doit avoir lieu, paraît mieux approprié au génie de l'Allemagne, qui [p. 139] montre peu de souci de l'égalité et même de la dignité des individus, et qui a pour but avant tout l'augmentation des forces intellectuelles de l'espèce.

EUTHYPHRON

Vous oubliez que, dans le temps des lointains avatars, il n'y aura plus depuis longtemps de Français, de Slaves ni d'Allemands, que l'histoire ne se souviendra même plus de ces mesquines variétés provinciales.

THÉOCTISTE

Je voulais seulement indiquer dans l'humanité actuelle un linéament des grandes batailles de l'avenir.

EUDOXE

Mais ne pensez-vous pas que le peuple, qui sentira grandir son maître, devinera le danger et se mettra en garde ?

THÉOCTISTE

Assurément. Si l'ordre d'idées que nous venons de suivre arrive à quelque réalité, il y aura contre la science, surtout contre [p. 140] la physiologie et la chimie, des persécutions auprès desquelles celles de l'inquisition auront été modérées. La foule des simples gens devinera son ennemi avec un instinct profond. La science se réfugiera de nouveau dans les cachettes. Il pourra venir tel temps où un livre de chimie compromettra autant son propriétaire que le faisait un livre d'alchimie au moyen âge. Il est probable que les moments les plus dangereux dans la vie d'une planète sont ceux où la science arrive à démasquer ses espérances. Il peut y avoir alors des peurs, des réactions qui détruisent l'esprit. Des milliers d'humanités ont peut-être sombré dans ce défilé. Mais il y en aura une qui le franchira ; l'esprit triomphera.

Le besoin, d'ailleurs, est ici la meilleure des garanties. L'homme ne pourra plus se passer de science. Aux basses époques, au moyen âge par exemple, la médecine fut le seul soutien de l'esprit rationnel ; car le malade veut à tout prix être guéri, et on ne peut guérir quelqu'un sans un peu de science. Mais aujourd'hui la guerre, la mécanique, l'industrie exigent la science, si bien que même les personnes les plus [p. 141] hostiles à l'esprit scientifique sont obligées d'apprendre les mathématiques, la physique, la chimie. De toutes les manières, la souveraineté de la science s'impose, même à ses ennemis.

EUDOXE

Votre hypothèse du triomphe oligarchique de l'esprit ne vous mène qu'à de sombres images. Pourquoi ne voulez-vous pas que l'avènement d'une humanité supérieure profite à tous et que cette supériorité même consiste en ce que les dons soient moins partagés qu'ils ne le sont dans notre triste monde, tous étant alors assimilés et divinisés en un seul type de gloire ? Mais j'attends avec impatience que vous nous disiez comment vous concevez l'avenir monarchique de l'univers. Ce sera plus consolant, j'espère. J'ai besoin d'un Père céleste pour me délivrer de votre enfer.

THÉOCTISTE

Saint Paul l'a dit admirablement : [en grec *]. Xénophane, plus de six [p. 142] cents ans auparavant, avait dit mieux encore :

[en grec *].

À l'heure qu'il est, une telle formule n'est pas réalisée ; mais la solution unitaire, où tout l'univers servirait aux perceptions, aux sensations, aux jouissances d'un seul être, ne saurait être considérée, vu l'infini des temps à venir, comme une impossibilité. La France, au temps de Louis XIV et de Louis XV, a offert le spectacle d'un pays entier servant à produire une vie brillante et complète : celle du roi, toutes les fonctions sociales étant organisées en vue de la gloire et des plaisirs du roi. On imagine un état du monde où tout aboutirait de même à un seul centre conscient, où l'univers serait réduit à une seule existence, où la conception du monothéisme personnel serait une vérité. Un être omniscient et omnipotent pourra être le dernier terme de l'évolution déifique, — soit qu'on le conçoive jouissant par tous (tous aussi jouissant par lui), [p. 143] selon le rêve de la mystique chrétienne ; — soit qu'on le conçoive comme une individualité arrivant à la force suprême ; — soit qu'on le conçoive comme résultant de milliards d'êtres, comme l'harmonie, le son total de l'univers.

L'univers serait ainsi consommé, en un seul être organisé, dans l'infini duquel se résumeraient des décillions de décillions de vies, passées et présentes à la fois. Toute la nature vivante produirait une vie centrale, grand hymne sortant de milliards de voix, comme l'animal résulte de milliards de cellules, l'arbre de millions de bourgeons. Une conscience unique serait faite par tous, et tous y participeraient ; l'univers serait un polypier infini, où tous les êtres qui ont jamais été seraient soudés par leur base, vivant à la fois de leur vie propre et de la vie de l'ensemble.

Déjà nous participons à la vie de l'univers (vie bien imparfaite encore) par la morale, la science et l'art. Les religions sont les formes abrégées et populaires de

* I Cor., XV, 28.

** *Fragm. philos. graec.*, I, p. 101 (Didot).

cette participation ; là est leur sainteté. Mais la nature aspire à une communion bien plus intense, communion qui [p. 144] n'atteindra son dernier terme que quand il y aura un être actuellement parfait. Un tel être n'existe pas encore, puisque nous n'avons que trois façons de constater l'existence d'un être : le voir, entendre parler de lui, voir son action, et qu'un être comme celui dont nous parlons n'est connu d'aucune de ces trois manières ; mais on conçoit la possibilité d'un état où, dans l'infinité de l'espace, tout vive. Peu de matière est maintenant organisée, et ce qui est organisé est faiblement organisé ; mais on peut admettre un âge où toute la matière soit organisée, où des milliers de soleils agglutinés ensemble serviraient à former un seul être, sentant, jouissant, absorbant par son gosier brûlant un fleuve de volupté qui s'épancherait hors de lui en un torrent de vie. Cet univers vivant présenterait les deux pôles que présente toute masse nerveuse : le pôle qui pense, le pôle qui jouit. Maintenant, l'univers pense et jouit par des millions d'individus. Un jour, une bouche colossale savourerait l'infini ; un océan d'ivresse y coulerait ; une intarissable émission de vie, ne connaissant ni repos, ni fatigue, jaillirait dans [p. 145] l'éternité. Pour coaguler cette masse divine, la Terre aura peut-être été prise et gâchée comme une motte que l'on pétrit sans souci de la fourmi ou du ver qui s'y cache. Que voulez-vous ? Nous en faisons autant. La nature, à tous les degrés, a pour soin unique d'obtenir un résultat supérieur par le sacrifice d'individualités inférieures. Est-ce qu'un général, un chef d'État tient compte des pauvres gens qu'il fait tuer ?

Un seul être résumant toute la jouissance de l'univers, l'infinité des êtres particuliers joyeux d'y contribuer, il n'y a là de contradiction que pour notre individualisme superficiel. Le monde n'est qu'une série de sacrifices humains ; on les adoucirait par la joie et la résignation. Les compagnons d'Alexandre vécurent d'Alexandre, jouirent d'Alexandre. Il y a des états sociaux où le peuple jouit des plaisirs de ses nobles, se complaît en ses princes, dit : « nos princes », fait de leur gloire sa gloire. Les animaux qui servent à la nourriture de l'homme de génie ou de l'homme de bien devraient être contents, s'ils savaient à quoi ils servent. Tout [p. 146] dépend du but, et, si un jour la vivisection sur une grande échelle était nécessaire pour découvrir les grands secrets de la nature vivante, j'imagine les êtres, dans l'extase du martyr volontaire, venant s'y offrir couronnés de fleurs. Le meurtre inutile d'une mouche est un acte blâmable ; celui qui est sacrifié aux fins idéales n'a pas droit de se plaindre, et son sort, au regard de l'infini [(en grec)], est digne d'envie. Tant d'autres meurent sans laisser une trace dans la construction de la tour infinie ! C'est chose monstrueuse que le sacrifice d'un être vivant à l'égoïsme d'un autre ; mais le sacrifice d'un être vivant à une fin voulue par la nature est légitime. Rigoureusement parlant, l'homme dans la vie duquel règne l'égoïsme fait un acte de cannibale en mangeant de la chair ; seul l'homme qui travaille en sa mesure au bien ou au vrai possède ce droit. Le sacrifice alors est fait à l'idéal, et l'être sacrifié a sa petite place dans l'œuvre éternelle, ce que tant d'autres êtres n'ont pas. La belle antiquité conçut avec raison l'immolation de l'animal destiné à être mangé comme un acte religieux. Ce [p. 147] meurtre fait en vue d'une nécessité absolue parut devoir être dissimulé par des guirlandes et une cérémonie.

Le grand nombre doit penser et jouir par procuration. L'idée du moyen âge, de gens priant pour ceux qui n'ont pas le temps de prier, est très vraie. La masse travaille ; quelques-uns remplissent pour elle les hautes fonctions de la vie ; voilà l'humanité. Le résultat du travail obscur de mille paysans, serfs d'une abbaye, était une abside gothique, dans une belle vallée, ombragée de hauts peupliers, où de pieuses personnes venaient six ou huit fois par jour chanter des psaumes à l'Éternel. Cela constituait une assez belle façon d'adorer, surtout quand, parmi les ascètes, il y avait un saint Bernard, un Rupert de Tuy, un abbé Joachim. Cette vallée, ces eaux, ces arbres, ces rochers voulaient crier vers Dieu, mais n'avaient pas de voix ; l'abbaye leur en donnait une. Chez les Grecs, race plus noble, cela se faisait mieux par la flûte et les jeux des bergers. Un jour cela se fera mieux encore, si un laboratoire de chimie ou de physique remplace l'abbaye. Mais de nos jours les mille [p. 147] paysans autrefois serfs, maintenant émancipés, se livrent peut-être à une grossière bombance, sans résultat idéal d'aucune sorte, avec les terres de ladite abbaye. L'impôt mis sur ces terres les purifie seul un peu, en les faisant servir à un but supérieur.

Quelques-uns vivent pour tous. Si on veut changer cet ordre, personne ne vivra. L'Égyptien, sujet de Chéphrem, qui est mort en construisant les pyramides, a plus vécu que celui qui a coulé des jours inutiles sous ses palmiers. Voilà la noblesse du peuple ; il n'en désire pas d'autre ; on ne le contentera jamais avec de l'égoïsme. Il veut, s'il ne jouit pas, qu'il y en ait qui jouissent. Il meurt volontiers pour la gloire d'un chef, c'est-à-dire pour quelque chose où il n'a aucun profit direct. Je parle du vrai peuple, de la masse inconsciente, livrée à ses instincts de race, à qui la réflexion n'a pas encore appris que la plus grande sottise qu'on puisse commettre est de se faire tuer pour quoi que ce soit.

Parfois, je conçois ainsi Dieu comme la grande fête intérieure de l'univers, comme la vaste conscience où tout se réfléchit et [p. 149] se répercute. Chaque classe de la société est un rouage, un bras de levier dans cette immense machine. Voilà pourquoi chacune a ses vertus. Nous sommes tous des fonctions de l'univers ; le devoir consiste à ce que chacun remplisse bien sa fonction. Les vertus de la bourgeoisie ne doivent pas être celles de la noblesse ; ce qui fait un parfait gentilhomme serait un défaut chez un bourgeois. Les vertus de chacun sont déterminées par les besoins de la nature ; l'État où il n'y a pas de classes sociales est antiprovidentiel. Il importe peu que saint Vincent de Paul n'ait pas été un grand esprit. Raphaël n'aurait rien gagné à être bien réglé dans ses mœurs. L'effort divin qui est en tout se produit par les justes, les savants, les artistes. Chacun a sa part. Le devoir de Goethe fut d'être égoïste pour son œuvre. L'immoralité transcendante de l'artiste est à sa façon moralité suprême, si elle sert à l'accomplissement de la particulière mission divine dont chacun est chargé ici-bas.

Pour moi, je goûte tout l'univers par cette sorte de sentiment général qui fait que nous sommes tristes en une ville triste, [p. 150] gais en une ville gaie. Je jouis ainsi des voluptés du voluptueux, des débauches du débauché, de la mondanité du mondain, de la sainteté de l'homme vertueux, des méditations du savant, de l'austérité de l'ascète. Par une sorte de sympathie douce, je me figure que je suis

leur conscience. Les découvertes du savant sont mon bien ; les triomphes de l'ambitieux me sont une fête. Je serais fâché que quelque chose manquât au monde ; car j'ai conscience de tout ce qu'il enferme. Mon seul déplaisir est que ce siècle soit si bas qu'il ne sache plus jouir. Alors je me réfugie dans le passé, dans le XVI^e siècle, le XVII^e, dans l'antiquité ; tout ce qui a été beau, aimable, juste, noble me fait comme un paradis. Je défie avec cela le malheur de m'atteindre ; je porte avec moi le parterre charmant de la variété de mes pensées.

PHILALÈTHE

Vous avez cherché à montrer sous quelles formes on peut rêver une conscience de l'univers plus avancée que celle dont la manifestation est l'humanité. On [p. 151] m'a dit que vous possédez même un biais pour rendre concevable l'immortalité des individus.

THÉOCTISTE

Dites mieux : la résurrection des individus. Sur ce point, je m'écarte des conceptions, merveilleuses du reste de poésie et d'idéal, où s'éleva le génie grec. Platon ne me paraît pas recevable quand il soutient que la mort est un bien, l'état philosophique par excellence. Il n'est pas vrai que la perfection de l'âme, comme il est dit dans le Phédon, soit d'être le plus possible détachée du corps. L'âme sans corps est une chimère, puisque rien ne nous a jamais révélé un pareil mode d'exister.

Oui, je conçois la possibilité de la résurrection, et je me dis souvent comme Job : *Reposita est hæc spes in sinu meo*. Au terme des évolutions successives, si l'univers est jamais ramené à un seul être absolu, cet être sera la vie complète de tous ; il renouvellera en lui la vie des êtres disparus, ou, si l'on aime mieux, en son sein revivront tous ceux qui ont été. Quand Dieu sera en même temps parfait et [p. 152] tout-puissant, c'est-à-dire quand l'omnipotence scientifique sera concentrée entre les mains d'un être bon et droit, cet être voudra ressusciter le passé, pour en réparer les innombrables iniquités. Dieu existera de plus en plus ; plus il existera, plus il sera juste. Il le sera pleinement le jour où quiconque aura travaillé pour l'œuvre divine sentira l'œuvre divine accomplie, et verra la part qu'il y a eue. Alors l'éternelle inégalité des êtres sera scellée pour jamais. Celui qui n'a fait aucun sacrifice au bien, au vrai, retrouvera ce jour-là l'équivalent exact de sa mise, c'est-à-dire le néant. Il ne faut pas objecter qu'une récompense qui n'arrivera peut-être que dans un milliard de siècles serait bien affaiblie. Un sommeil d'un milliard de siècles ou un sommeil d'une heure, c'est la même chose, et, si la récompense que je rêve nous est accordée, elle nous fera l'effet de succéder instantanément à l'heure de la mort. *Beatam resurrectionem expectans*, voilà, pour l'idéaliste comme pour le chrétien, la vraie formule qui convient au tombeau.

Un monde sans Dieu est horrible. Le [p. 153] nôtre paraît tel à l'heure qu'il est ; mais il ne sera pas toujours ainsi. Après les épouvantables entr'actes de férocité et d'égoïsme de l'être grandissant, se réalisera peut-être le rêve de la religion déiste, une conscience suprême, rendant justice au pauvre, vengeant l'homme vertueux. « Cela doit être ; donc cela est », dit le déiste. Nous autres,

nous disons : « Donc cela sera » ; et ce raisonnement a sa légitimité, puisque nous avons vu que les rêves de la conscience morale peuvent fort bien devenir un jour des réalités. On conçoit ainsi une conscience qui résume toutes les autres, même passées, qui les embrasse en tant qu'elles ont travaillé au bien, à l'absolu. Dans cette pyramide du bien, élevée par les efforts successifs des êtres, chaque pierre compte. L'Égyptien du temps de Chéphrem dont nous parlions tout à l'heure existe encore par la pierre qu'il a posée ; ainsi sera-t-il de l'homme qui aura collaboré à l'œuvre d'éternité. Nous vivons en proportion de la part que nous avons prise à l'édification de l'idéal. L'œuvre de l'humanité est le bien ; ceux qui auront contribué au triomphe du bien *fulgebunt sicut [p. 154] stellæ*. Même si la Terre ne sert un jour que de moellon pour la construction d'un édifice futur, nous serons ce qu'est la coquille géologique dans le bloc destiné à bâtir un temple. Ce pauvre trilobite dont la trace est écrite dans l'épaisseur de nos murs y vit encore un peu ; il fait encore un peu partie de notre maison.

EUDOXE

Votre immortalité n'est qu'apparente ; elle ne va pas au delà de l'éternité de l'action ; elle n'implique pas l'éternité de la personne. Jésus aujourd'hui agit bien plus que quand il était un Galiléen obscur ; mais il ne vit plus.

THÉOCTISTE

Il vit encore. Sa personne subsiste et est même augmentée. L'homme vit où il agit. Cette vie nous est plus chère que la vie du corps, puisque nous sacrifions volontiers celle-ci à celle-là. Remarquez bien que je ne parle pas seulement de la vie dans l'opinion, de la réputation, du souvenir. Celle-ci en effet ne suffit pas ; elle a trop d'injustices. Les meilleurs sont ceux qui la fuient. [p. 155] Tamerlan est plus célèbre que tel juste ignoré. Marc-Aurèle n'a la réputation qu'il mérite que parce qu'il a été empereur et qu'il a écrit ses pensées. L'influence vraie est l'influence cachée ; non que l'opinion définitive de l'histoire soit en somme très fautive ; mais elle pêche tout à fait par la proportion. Tel inconnu a été peut-être plus grand qu'Alexandre ; tel cœur de femme qui n'a dit mot de sa vie a mieux senti que le poète le plus harmonieux. — Je parle de la vie par influence, ou, selon l'expression des mystiques, de la vie en Dieu. La vie humaine, par son revers moral, écrit un petit sillon, comme la pointe d'un compas, au sein de l'infini. Cet arc de cercle tracé en Dieu n'a pas plus de fin que Dieu. C'est dans le souvenir de Dieu que les hommes sont immortels. L'opinion que la conscience absolue a de lui, le souvenir qu'elle garde de lui, voilà la vraie vie du juste, et cette vie-là est éternelle. Sans doute, il y a de l'anthropomorphisme à prêter à Dieu une conscience comme la nôtre ; mais l'usage des expressions anthropomorphiques en théologie est inévitable ; il n'a pas plus d'inconvénient que l'emploi [p. 156] de toute autre figure ou métaphore. Le langage devient impossible, si l'on pousse à l'excès le purisme à cet égard.

EUDOXE

C'est entendu ; mais vous ne nous avez pas expliqué comment on peut parler de réelle existence sans conscience.

THÉOCTISTE

La conscience est peut-être une forme secondaire de l'existence. Un tel mot n'a plus de sens quand on veut l'appliquer au tout, à l'univers, à Dieu. Conscience suppose une limitation, une opposition du *moi* et du *non-moi*, qui est la négation même de l'infini. Ce qui est éternel, c'est l'idée. La matière est chose toute relative ; elle n'est pas réellement ce qui est ; elle est la couleur qui sert à peindre, le marbre qui sert à sculpter, la laine qui sert à broder. La possibilité de faire exister de nouveau ce qui a déjà existé, de reproduire tout ce qui a eu de la réalité ne saurait être niée. Hâtons-nous de le dire, toute affirmation en pareille matière est un acte de foi ; or qui dit acte de foi dit un acte [p. 157] outrepassant l'expérience (je ne dis pas la contredisant). Après tout, notre espérance est-elle présomptueuse ? Notre demande est-elle intéressée ? Non, non certes. Nous ne demandons pas une récompense ; nous demandons simplement à être, à savoir davantage, à connaître le secret du monde, que nous avons cherché si avidement, l'avenir de l'humanité, qui nous a tant passionnés. Cela est permis, j'espère. Ceux qui prennent l'existence comme un devoir, non comme une jouissance, ont bien droit à cela. Pour moi, je ne réclame pas précisément l'immortalité, mais je voudrais deux choses : d'abord, n'avoir pas offert au néant et au vide les sacrifices que j'ai pu faire au bien et au vrai ; je ne demande pas à en être payé, mais je désire que cela serve à quelque chose ; en second lieu, le peu que j'ai fait, je serais bien aise que quelqu'un le sût ; je veux l'estime de Dieu, rien de plus ; ce n'est pas exorbitant, n'est-ce pas ? Reproche-t-on au soldat mourant de s'intéresser au gain de la bataille et de désirer savoir si son chef est content de lui ?

La sensation cesse avec l'organe qui l'a [p. 158] produite, l'effet disparaît avec la cause. Le cerveau se décomposant, nulle conscience dans le sens ordinaire du mot ne peut persister. Mais la vie de l'homme dans le tout, la place qu'il y tient, sa part à la conscience générale, voilà ce qui n'a aucun lien avec un organisme, voilà ce qui est éternel. La conscience a un rapport avec l'espace, non qu'elle réside en un point, mais elle sent en un espace déterminé. L'idée n'en a pas ; elle est l'immatériel pur ; ni le temps ni la mort ne peuvent rien sur elle. L'idéal seul est éternel ; rien ne reste que lui et ce qui y sert.

Consolons-nous, pauvres victimes ; un Dieu se fait avec nos pleurs.

EUTHYPHRON

Les savants positivistes auront toujours une difficulté capitale contre ce que vous venez de dire, et aussi contre plusieurs des vues que nous ont développées Philalèthe et Théophraste. Vous prêtez à l'univers et à l'idéal des volontés, des actes qu'on n'a remarqués jusqu'ici que chez des êtres organisés. Or rien n'autorise à regarder l'univers comme un être organisé, [p. 159] même à la manière du dernier zoophyte. Où sont ses nerfs ? Où est son cerveau ? Or, sans nerfs ni cerveau, ou pour mieux dire, sans matière organisée, on n'a jamais constaté jusqu'ici de conscience ni de sentiment à un degré quelconque.

THÉOCTISTE.

Votre objection, décisive contre l'existence des âmes séparées et des anges, n'est pas décisive contre l'hypothèse d'un ressort intime dans l'univers. Cette impulsion instinctive serait quelque chose de *sui generis*, un principe premier comme le mouvement lui-même. Ce n'est jamais que par métaphore que nous avons pu présenter l'univers comme un animal. Animal suppose espèce, pluralité d'individus ; il y aurait donc plusieurs univers ! Mais que la masse infinie produise une sorte d'exsudation générale, à laquelle, faute de mieux et par suite d'un anthropomorphisme inévitable, nous donnons le nom de conscience, c'est ce que les faits généraux de la nature semblent indiquer. Tout dans la nature se réduit au mouvement. Oui certes ; mais le mouvement a une cause et un but. La cause, c'est l'idéal ; le but, c'est la conscience.

[p. 160] PHILALÈTHE.

Je me dis souvent que si le but du monde était une course aussi haletante que vous le supposez vers la science, il n'y aurait pas de fleurs, pas d'oiseaux brillants, pas de joie, pas de printemps. Tout cela suppose un Dieu moins affairé que vous ne croyez, un Dieu déjà arrivé, qui s'amuse et jouit d'un état acquis définitivement.

EUDOXE.

J'irai plus loin que vous, et je réclamerai au centre de l'univers un *immutum quid*, un lieu des idées, comme le voulait Malebranche. On revient toujours aux formules de ce grand penseur, quand on veut se rendre compte des relations de Dieu et de l'univers, de l'individu avec l'infini. Croyez-moi, Dieu est une nécessité absolue. Dieu sera et Dieu est. En tant que réalité, il sera ; en tant qu'idéal, il est. *Deus est simul in esse et in fieri*. Cela seul peut se développer qui est [p. 161] déjà. Comment, d'ailleurs, imaginer un développement ayant pour point de départ le néant ? L'abîme initial fût resté à tout jamais en repos, si le Père éternel ne l'eût fécondé. À côté du *fieri*, il faut donc conserver *l'esse* ; à côté du mouvement, le moteur ; au centre de la roue, le moyeu immobile. Théocliste nous a bien montré que seule l'hypothèse monothéiste se prête à la réalisation de nos idées les plus enracinées sur la nécessité d'une justice supérieure pour l'homme et l'humanité. Ajoutons que si le mouvement a existé de toute éternité, on ne conçoit pas que le monde n'ait pas atteint le repos, l'uniformité et la perfection. Il n'est pas plus facile d'expliquer comment l'équilibre ne s'est pas encore rétabli que d'expliquer comment l'équilibre s'est rompu. Si le tireur dont nous parlions hier tire depuis l'éternité, il a déjà dû atteindre le but.

EUTHYPHRON.

Nous touchons ici aux antinomies de Kant, à ces gouffres de l'esprit humain, où l'on est ballotté d'une contradiction à une autre. Arrivé là, on doit s'arrêter. La [p. 162] raison et le langage ne s'appliquent qu'au fini. Les transporter dans l'infini, c'est comme si l'on prétendait mesurer, la chaleur du soleil ou du centre de la terre avec un thermomètre ordinaire. Le développement particulier dont nous sommes les témoins n'est que l'histoire d'un atome ; nous voulons que ce soit l'histoire de l'absolu, et nous y appliquons les lignes d'un arrière-plan situé à

l'infini. Nous confondons les plans du paysage ; nous commettons la même erreur que celle à laquelle on est exposé en déchiffrant les papyrus d'Herculanum. Les différents feuillets se pénètrent réciproquement, et l'on rapporte à une page des lettres qui viennent de dix pages plus loin.

EUDOXE.

Remercions Théoctiste de nous avoir dit tous ses rêves. « C'est bien à peu près ainsi que parlent les prêtres ; mais les mots sont différents. » Les esprits superficiels échappent seuls à l'obsession de ces problèmes. Ils se renferment dans une cave et nient le ciel. Ces gens-là eussent dit à Colomb regardant l'horizon de la mer [p. 163] vers l'Occident : « Pauvre fou, tu vois bien qu'il n'y a rien au delà. »

PHILALÈTHE.

Dans quelques années, si nous existons et si quelque chose existe, nous pourrons reprendre ces questions et voir en quoi se sera modifiée notre manière d'envisager l'univers. Quel dommage que nous ne puissions, comme dans la légende racontée par Thomas de Cantimpré ; donner rendez-vous à ceux d'entre nous qui seront morts, pour qu'ils viennent nous rendre compte de la réalité des choses de l'autre vie !

EUDOXE.

Je crois qu'en pareille matière le témoignage des morts est peu de chose. Comme dit la parabole : *Neque si aliquis mortuorum resurrexerit credent.* En fait de vertu, chacun trouve la certitude en consultant son propre cœur.



[p. 164 sans texte, p. 165]

EXAMEN DE CONSCIENCE PHILOSOPHIQUE

[p. 166]

SEPTEMBRE 1888

[p. 167]



I

[Retour à la table](#)

LE premier devoir de l'homme sincère est de ne pas influencer sur ses propres opinions, de laisser la réalité se refléter en lui comme en la chambre noire du photographe, et d'assister en spectateur aux batailles intérieures que se livrent les idées au fond de sa conscience. On ne doit pas intervenir dans ce travail spontané ; devant les modifications internes de notre rétine intellectuelle, nous devons rester passifs. Non que le résultat de l'évolution inconsciente nous soit indifférent et qu'il ne doive entraîner de graves conséquences ; [p. 168] mais nous n'avons pas le droit d'avoir un désir, quand la raison parle ; nous devons écouter, rien de plus ; prêts à nous laisser traîner pieds et poings liés où les meilleurs arguments nous entraînent. La production de la vérité est un phénomène objectif, étranger au moi, qui se passe en nous sans nous, une sorte de précipité chimique que nous devons nous contenter de regarder avec curiosité. De temps en temps, il est bon de s'arrêter, de se recueillir en quelque sorte, pour voir en quoi la façon dont on envisage le monde a pu se modifier, quelle marche, dans l'échelle de la probabilité à la certitude, ont pu suivre les propositions dont on a fait la base de sa vie.

Une chose absolument hors de doute, c'est que, dans l'univers accessible à notre expérience, on n'observe et on n'a jamais observé aucun fait passager provenant d'une volonté ni de volontés supérieures à celle de l'homme. La constitution générale du monde est remplie d'intentions, au moins apparentes ; mais dans les faits de détail, rien d'intentionnel. Ce qu'on attribue aux anges, aux *daimones*, aux [p. 169] dieux particuliers, provinciaux, planétaires, ou même à un Dieu unique agissant par des volontés particulières, n'a aucune réalité. De notre

temps, rien de ce genre ne se laisse constater. Des textes écrits, si on les prenait au sérieux, feraient croire que de tels faits se sont passés autrefois ; mais la critique historique montre le peu de crédibilité de pareilles narrations. Si le régime des volontés particulières avait été, à une époque quelconque, la loi du monde, on verrait quelque reste, quelque arrachement d'un tel régime dans l'état actuel. Or l'état actuel ne présente aucune trace d'une action venant du dehors. L'état que nous avons devant nous est le résultat d'un développement dont nous ne saisissons pas le commencement ; dans les innombrables mailles de cette chaîne, nous ne découvrons pas un seul acte libre, avant l'apparition de l'homme ou, si l'on veut, des êtres vivants. Depuis l'apparition de l'homme, il y a eu une cause libre qui a usé des forces de la nature pour des fins voulues ; mais cette cause émane elle-même de la nature ; c'est la nature se retrouvant, arrivant à la [p. 170] conscience. Ce qui ne s'est jamais vu, c'est l'intervention d'un agent supérieur pour corriger ou diriger les forces aveugles, éclairer ou améliorer l'homme, empêcher un affreux malheur, prévenir une injustice, préparer les voies à l'exécution d'un plan donné. Le caractère de précision absolue du monde que nous appelons matériel suffirait à éloigner l'idée d'intention ; l'intentionnel se trahissant presque toujours par le manque de géométrie et l'à-peu-près.

Ce que nous venons de dire s'applique avec une certitude en quelque sorte expérimentale à la planète Terre, dont l'histoire nous est assez bien connue pour qu'une grosse particularité de son régime ne puisse nous échapper. Nous pouvons l'appliquer sans hésitation au Soleil et au système solaire tout entier, qui ne forment avec nous qu'un seul petit cosmos. Nous pouvons même l'appliquer à tout le système sidéral qui se révèle aux habitants de la terre grâce à la transparence de l'air et de l'espace *. Malgré les distances, [p. 171] dépassant toute imagination, qui séparent ces différents corps les uns des autres et de nous, on a pu constater que la physique, la mécanique, la chimie de ces corps sont les mêmes que celles du système solaire. Nul doute qu'ils ne suivent, comme le système solaire, les lois d'un développement ayant ses causes en lui-même. En tout cas, s'il en était autrement, l'*onus probandi* incomberait à ceux qui soutiendraient le contraire, en vertu de ce principe que l'on ne doit pas discuter comme possible ce qu'aucun indice ne porte à supposer. Tout indice, même faible, doit être suivi par la science avec acharnement ; mais l'assertion gratuite n'a pas besoin d'être réfutée ; *quod gratis asseritur gratis negatur*.

De même que nous ne voyons pas au-dessus de nous de trace d'intelligence agissant en vue de fins déterminées, nous n'en voyons pas non plus au-dessous. La fourmi, quoique très petite, est plus intelligente que le cheval ; mais si, dans l'ordre microbique, il y avait des êtres très intelligents, nous nous en apercevriions à des actions réfléchies émanant d'eux. Or l'action de ces petits êtres, qui sont la cause [p. 172] de presque tous les phénomènes morbides, a si peu de portée qu'il a fallu une science très avancée pour l'apercevoir ; à l'heure qu'il est, leur action se confond presque encore avec les forces chimiques et mécaniques. D'après notre

* C'est là ce que, dans tout ce morceau, j'appellerai *univers*

expérience, bornée sans doute, l'intelligence paraît limitée au règne du fini ; au-dessus et au-dessous, c'est la nuit.

On peut donc poser en thèse que le *fieri* par développement interne, sans intervention extérieure, est la loi de tout l'univers que nous percevons. Le nombre infini des coups fait que tout arrive et que des buts atteints par hasard semblent atteints par volonté. Notre univers expérimentable n'est gouverné par aucune raison réfléchie. Dieu comme l'entend le vulgaire, le Dieu vivant, le Dieu agissant, le Dieu-Providence, ne s'y montre pas. — La question est de savoir si cet univers est la totalité de l'existence. Ici, le doute commence. Le Dieu actif est absent de cet univers ; n'existe-t-il pas au delà ?

Et d'abord, cet univers est-il infini ? La poussière d'or, inégalement répartie, que nous voyons au-dessus de notre tête, dans [p. 173] une nuit claire, remplit-elle l'infini de l'espace ? Est-il sûr qu'il n'y ait pas des stations dans l'espace d'où un œil verrait : d'un côté, un ciel peuplé d'étoiles comme celui que nous contemplons ; de l'autre, un abîme noir, le vide de tout corps lumineux ? Immense, cet univers l'est assurément. Mais qu'est-ce qu'un décillion de lieues auprès de l'infini ?

Et quand il serait sûr que l'espace rempli de soleils est sans limites, s'ensuivrait-il qu'il n'y a pas d'autres infinis d'un ordre supérieur ou inférieur ? Le calcul infinitésimal ne roule assurément que sur des formules ; mais ces formules sont des symboles frappants. Il y a des ordres divers d'infini, dont les inférieurs sont zéro à l'égard des supérieurs. Ce paradoxe apparent sert de base à des calculs d'une absolue vérité. Toute quantité finie, ajoutée à l'infini ou retranchée de l'infini, équivaut à zéro ; toute quantité finie n'est rien comparée à l'infini. Nos idées de l'espace et du temps sont toutes relatives. La distance de la Terre à Sirius est énorme d'après nos mesures. Les vides intérieurs d'une molécule peuvent être aussi considérables [p. 174] pour des êtres doués d'un autre critérium de la grandeur. La longévité de notre monde pourrait, aux yeux d'un dieu, paraître l'équivalent d'un jour.

Tout semble ainsi composé de mondes existant à peine au regard les uns des autres et, pour eux-mêmes, étant l'infini. Celui qui connaît le mieux la France ignore ce qui se passe dans les mille petits centres de province ; celui qui connaît un de ces petits centres ne voit rien au delà et le trouve composé de centres plus petits encore, dont chacun ne voit que lui-même. Des mondes renfermant des mondes, l'infiniment petit de l'un étant l'infiniment grand de l'autre, voilà la vérité. Notre réalité (celle où nous vivons et qui pour nous est le fini) est faite avec des infinis d'un ordre inférieur ; elle sert elle-même à faire des infinis supérieurs. Elle est un infiniment grand pour ce qui est au-dessous, un infiniment petit pour ce qui est au-dessus, un milieu entre deux infinis.

Nous voyons peu l'ordre d'infini qui nous dépasse ; mais l'ordre d'infini qui est au-dessous de nous, le monde de l'atome, de la cellule, du microbe composé de [p. 175] microbes, est d'une existence aussi certaine que l'ordre du fini, qui est le sujet habituel de nos recherches et de nos méditations. Les clichés de la mémoire,

ces innombrables petites images que nous pouvons épousseter et faire revivre à volonté, tiennent sous la boîte osseuse de notre cerveau, dans un espace très limité. Les types de la génération, renfermés les uns dans les autres, comme le bouton de fleur dans le bouton, sont un autre exemple de la flexibilité infinie de l'espace ou plutôt de sa relativité *. L'atome peut renfermer un infini. Le charbon de terre qui entretient la chaleur dans nos cheminées est un composé de petits mondes que notre monde emploie ; nous sommes peut-être l'atome de carbone qui entretient la chaleur d'un autre monde. Nous ne voyons pas Dieu en cet univers ; l'athéisme y est logique et fatal ; mais cet univers est peut-être subordonné ; on est peut-être athée pour ne pas voir assez loin. Des cercles sans fin se commandent-ils les uns les [p. 176] autres, ou bien un absolu fixe et immobile englobe-t-il ces zones infinies du variable et du mobile, selon la belle formule biblique : *Tu autem idem ipse es, et annitui non deficiunt* ? Nous l'ignorons absolument.

C'est dans la comparaison de l'atome à l'univers que les considérations infinitésimales ont leur juste application. Relativement à l'ordre de grandeurs où nous vivons, l'atome est un infiniment petit, un zéro. Relativement à un ordre de grandeur au-dessous, l'atome est un infiniment grand. L'atome est pour nous un point résistant ; la conception de l'atome comme un solide plein, aussi petit que l'on voudra, paraît devoir être écartée, le plein indivisible n'existant pas dans la nature. Notre univers, quoique composé de corps laissant entre eux d'immenses vides, est en réalité impénétrable. Supposons une flèche tirée avec une force infinie aux confins de l'univers ; cette flèche ne traverserait pas l'univers, en apparence si clairsemé ; elle rencontrerait des corps sans nombre, qui l'arrêteraient ; de même qu'une balle ne réussirait pas à traverser un nuage sans se mouiller.

[p. 177] Un atome de corps simple, un atome d'or, par exemple, peut ainsi être conçu comme un univers, dont les différents composants, loin de former un solide plein, seraient aussi éloignés l'un de l'autre que les différents centres de systèmes solaires. L'impénétrabilité résulterait de l'invariabilité interne d'un tel corps, à laquelle aucun moyen naturel ou scientifique n'a pu jusqu'ici porter atteinte. L'inattaquabilité du corps simple serait un fait analogue à la stabilité des lois de notre univers ou plutôt à l'absence de volontés particulières dans le gouvernement de cet univers. L'absence de toute intervention externe dans l'ordre de choses que nous voyons répondrait à ce fait qu'aucun chimiste n'a réussi jusqu'ici à détruire le groupement d'une force primordiale infinie qui constitue un atome.

Il n'est donc pas exact de dire : « L'univers que nous voyons est éternel », pas plus qu'il n'est exact de dire : « L'atome est éternel. » L'atome est un phénomène qui a commencé, il finira ; notre univers est un phénomène qui a commencé, il finira. Ce qui n'a jamais commencé et ne [p. 178] finira jamais, c'est le tout absolu, c'est Dieu. La métaphysique est une science qui n'a qu'une ligne :

* Les considérations de la géométrie moderne sur l'espace ayant plus de trois dimensions ont peut-être par ce biais un lien avec la réalité.

« Quelque chose existe ; donc quelque chose a existé de toute éternité » ; une telle affirmation équivaut à « Nul effet sans cause », assertion qui a bien quelque chose d'expérimental. Mais, entre cette existence primordiale et le monde que nous voyons, il y a des infinis d'intervalles, Le monde que nous voyons et l'atome de corps simple ont peut-être des décillions de décillions de siècles d'existence ; ou, ce qui revient au même, depuis des décillions de décillions de siècles, aucune volonté particulière n'a atteint ni notre univers ni l'atome. Comme l'imagination humaine ne saisit pas la différence entre l'infini et l'indéfini, cela suffit pour les certitudes dont nous avons besoin. Entre une probabilité d'un milliard contre un et la certitude, nous ne distinguons pas. L'induction : « Le soleil s'est levé aujourd'hui, il se lèvera demain », nous donne une pleine sécurité ; cette grande construction par à-peu-près, qui est la vie humaine, trouve une base plus solide qu'elle-même dans ce fait que jamais, [p. 179] à notre connaissance, les lois de la nature n'ont subi d'infraction.

Mais, de ce que cela n'est point arrivé, au moins depuis un temps énorme, est-on en droit de conclure que cela n'arrivera jamais ? Le monde est peut-être le jeu d'un être supérieur, l'expérience d'un savant transcendant possédant les derniers secrets de l'être. Un chimiste de génie réussira-t-il un jour à décomposer l'atome simple ou à le supprimer ? Jusqu'à la veille du jour où une telle découverte se fera, les consciences qui peuvent exister dans l'atome * diront, comme nous disons : « Le monde est immuable, éternel », et, au moment de la découverte, elles reconnaîtront leur erreur. De même, un être supérieur portera peut-être un jour atteinte à la loi de stabilité de notre univers, sans avoir beaucoup plus de souci des êtres qui s'y trouvent que le manœuvre qui gâche une [p. 180] motte de terre n'en a des insectes qui peuvent y mener leur petite vie. Sans aller jusqu'aux profondeurs de l'action chimique, prenons pour objet de notre méditation tel atome perdu dans les masses de granit qui forment les substructions de nos rivages. Voilà des milliers de siècles qu'il existe, et, s'il y a dans cet atome des êtres pensants, leur opinion doit être que leur monde, si petit pour nous, si grand pour eux, est impénétrable, infini, autonome, vivant de lui-même. Ils se tromperaient cependant. Vis-à-vis de la côte de Bretagne où j'écris ces lignes **, j'ai vu dans mon enfance une île, l'île Grande, qui a maintenant presque disparu. C'est M. Haussmann qui l'a fait disparaître ; les masses de granit qui la composaient forment, à l'heure qu'il est, les trottoirs des boulevards de Paris construits sous le second Empire. Quand la mine commença de jouer dans ces profondeurs, l'étonnement des millions de milliards de petits mondes qui étaient là, cachés dans une ombre pour nous absolue, a dû être grand. [p. 181 Et seuls les

* L'atome n'est pas plus conscient que l'univers ; rien, du moins, ne le prouve ; mais, de même que l'univers, inconscient dans son ensemble, renferme des consciences, celle de l'homme, par exemple, qui ne se font pas sentir dans le tout ; de même l'atome, dans ses éléments, deux fois infiniment petits relativement à nous, peut renfermer des consciences, qui ne se font pas non plus sentir dans le tout.

** Rosmapamon (Côtes-du-Nord).

univers granitiques placés sur les points de brisement ont dû s'apercevoir de quelque chose. À l'intérieur des dalles que nous foulons aux pieds à Paris, des millions d'univers dorment, aussi tranquilles dans leur erreur de l'autonomie de leur monde, que quand ils faisaient partie des rochers de Bretagne. La lumière ne viendra pour eux que le jour où ils seront réduits en macadam.

La surprise qu'éprouvèrent les petits univers des rochers granitiques de l'île Grande, la surprise qu'éprouverait le monde caché dans un atome d'or, si l'or venait à être dissous, peut nous être réservée. Un Dieu se révélera peut-être un jour. L'éternité de notre univers n'est plus assurée, du moment que l'on est en droit de supposer qu'il est un fini, subordonné à un infini. L'infini supérieur peut disposer de lui, l'utiliser, l'appliquer à ses fins. « La nature et son auteur » n'est peut-être pas une expression aussi absurde qu'il semble. Tout est possible, même Dieu. L'histoire de l'univers, dira-t-on, autant que l'homme peut la savoir, ne présente aucune raison de former une telle hypothèse. Sans doute ; [p. 182] mais les atomes des profondes couches de granit de l'île Grande ont été bien longtemps aussi avant de s'apercevoir de l'existence de l'humanité. Dieu ne fait pas d'apparitions dans le monde que nous mesurons et observons ; mais on ne peut prouver qu'il n'en fasse pas dans l'infini du temps. L'homme ne voit pas faux, comme le supposent les sceptiques subjectifs ; il voit borné. Son univers est grand et vieux sans doute ; c'est a dans la formule $\infty + a$; or, dans ce cas, $a = 0$.

Il n'est donc pas impossible qu'en dehors de l'univers que nous connaissons (fini ou infini, n'importe) il y ait un infini d'un autre ordre, pour lequel notre univers ne soit qu'un atome. Cet infini, qui pour nous serait Dieu *, peut ne se révéler qu'à des intervalles selon nous extrêmement longs, insignifiants au sein de l'absolu. À ce point de vue, l'existence d'un Dieu aux volontés particulières, qui n'apparaît pas dans notre univers, peut être tenue pour [p. 183] possible au sein de l'infini, ou du moins il est aussi téméraire de la nier que de l'affirmer.

II

Les innombrables consciences individuelles que la planète Terre a produites, que les autres planètes, les autres soleils, les autres univers ont pu produire, ont bien l'air de devoir rester encapsulées dans l'univers auquel elles ont appartenu. La reviviscence de ces consciences serait un miracle, comme l'ont pensé les théologiens qui ont soutenu que l'âme de l'homme est immortelle, non par sa nature, mais par une volonté particulière de Dieu. Dans le milieu que nous expérimentons, il ne se passe pas de miracles ; mais, au point de vue de l'infini,

* Je parle au sens relatif. Un être nous dépassant de l'infini et se décelant à nous par des actes particuliers intentionnels serait Dieu pour nous, comme l'homme est le Dieu de l'animal.

rien n'est impossible. Il est bien curieux que les Juifs, qui, sans croire aucunement à une âme immortelle, ont le plus contribué à répandre les idées des récompenses futures, sous la forme de croyance au royaume de Dieu et à la résurrection, se formaient une imagination analogue, [p. 184] concevant les apparitions de la justice divine comme intermittentes et le réveil des justes comme un miracle directement opéré par Dieu. Cela valait mieux assurément que les sophismes du *Phédon*. L'infinité de l'avenir noie bien des difficultés. Si Dieu existe, il doit être bon, et il finira par être juste. L'homme serait ainsi immortel dans l'infini, à l'infini. Les deux grands postulats de la vie humaine, Dieu et l'immortalité de l'âme, gratuits au point de vue du fini où nous vivons, sont peut-être vrais à la limite de l'infini.

Le temps, en effet, n'existant que d'une manière toute relative, un sommeil d'un décillion d'années n'est pas plus long qu'un sommeil d'une heure. Le paradis n'existe pas ; dans un décillion d'années, il existera peut-être. Ceux qu'une tardive justice y replacera croiront être morts de la veille. Comme dans la légende du moyen âge, en palpant leur lit d'agonie, ils le trouveront encore chaud. Avoir été, c'est être. La successivité est la condition absolue de notre esprit ; mais, dans l'objet, la successivité et la simultanéité se confondent. À ce point de vue, un feu d'artifice [p. 185] est éternel. Mon petit-fils, qui a cinq ans, s'amuse tellement à la campagne qu'il n'a qu'une tristesse, c'est de se coucher. « Maman, demande-t-il à sa mère, est-ce que la nuit sera longue aujourd'hui ? » Quand, en présence de la mort, nous nous demandons : « Cette nuit sera-t-elle longue ? » nous ne sommes pas moins naïfs.

Ici le mystère est absolu ; nous sentons bien en nous la voix d'un autre monde ; mais nous ne savons quel est ce monde. Que nous dit cette voix ? Des choses assez claires. D'où vient cette voix ? Rien de plus obscur. Cette voix se fait entendre à nous dans des attraites inexplicables, des plaisirs impalpables, de petits airs de farfadets, fugaces, insaisissables, qui nous insinuent le dévouement, nous rendent capables du devoir, nous inspirent le courage, nous font subir les séductions de la beauté. Elle éclate surtout dans ces sublimes absurdités où l'on s'engage, tout en sachant fort bien que l'on fait un mauvais calcul, dans ces quatre grandes folies de l'homme, l'amour, la religion, la poésie, la vertu, inutilités providentielles que l'homme égoïste nie et qui, en dépit de lui, mènent [p. 186] le monde. C'est quand nous écoutons ces voix divines que nous entendons vraiment l'harmonie des sphères célestes, la musique de l'infini. *Præstet fides supplementum sensuum defectui*.

L'amour est le premier de ces grands instincts révélateurs qui dominent toute la création et qui semblent édictés par une volonté suprême *. Son excellence,

* Il est surprenant que la science et la philosophie, adoptant le parti pris frivole des gens du monde de traiter la cause mystérieuse par excellence comme une simple matière à plaisanterie, n'aient pas fait de l'amour l'objet capital de leurs observations et de leurs spéculations. C'est le fait le plus extraordinaire et le plus suggestif de l'univers. Par une pruderie qui n'a pas de sens dans l'ordre de la réflexion philosophique, on n'en parle pas, ou l'on s'en tient à quelques

c'est que tous les êtres y participent et qu'on en voit évidemment le lien avec les fins de l'univers. Son premier nid paraît bien [p. 187] avoir été aux origines de la vie, dans la cellule. Le commencement de la dualité des sexes y donna une direction qui ne changea plus et produisit de merveilleuses éclosions. La dissonance des deux sexes, se réunissant à une certaine hauteur en une consonance divine, d'où naît l'accord parfait de la création, est la loi fondamentale du monde. Dans le règne végétal, ces aspirations mystérieuses se résument en la fleur, la fleur, ce problème sans égal, devant lequel notre étourderie passe avec une inattention stupide ; la fleur, langage splendide ou charmant, mais absolument énigmatique, qui semble bien un acte d'adoration de la terre à un amant invisible, selon un rite toujours le même. La petite fleur, en effet, que l'homme voit à peine, est aussi parfaite que la grande. La nature y met la même coquetterie ; un même être se mire dans les deux.

Au sein du règne animal, l'équivalent de la fleur est l'ivresse de joie de l'enfant, la beauté de la jeune fille, cette lueur d'un jour, cette exsudation lumineuse qui, comme la phosphorescence du ver luisant, montre l'ardeur fiévreuse d'une vie [p. 188] aspirant à l'épanouissement. Comme la fleur, la beauté est impersonnelle ; l'effort de l'individu n'y est pour rien. Elle naît, apparaît un moment, disparaît, comme un phénomène naturel. La nature tout entière est elle-même une grande fleur pleine d'harmonie. On n'y trouve pas une faute de dessin. — C'est nous, dit-on, qui y mettons cette eurythmie. — Comment se fait-il alors que l'homme gâte si souvent la nature ? Le monde est beau jusqu'à ce que l'homme y touche ; le ridicule, les gaucheries, le mauvais goût, les fausses couleurs, les crudités, les laideurs, les saletés commencent avec l'apparition de l'homme dans ce paradis auparavant immaculé.

Chez l'animal, l'amour a été le principe de la beauté. C'est parce que l'oiseau mâle fait à ce moment un effort suprême pour plaire, que ses couleurs sont plus vives et ses formes mieux dessinées *. Chez l'homme, l'amour a été une école de gentillesse et de courtoisie ; j'ajoute : de [p. 189] religion et de morale. Une heure où l'être le plus méchant a un mouvement de tendresse, où l'être le plus borné a le sentiment d'une communion intime avec l'univers, est sûrement une heure divine. C'est parce que l'homme entend à ce moment la voix de la nature, qu'il y contracte de hauts devoirs, y prête des serments sacrés, y goûte des joies suprêmes ou se

niaises platitudes. On ne veut pas voir qu'on est là devant le nœud des choses, devant le plus profond secret du monde. La crainte des sots ne doit pourtant pas empêcher de traiter gravement de ce qui est grave. Les physiologistes ne veulent voir que ce qui tient au jeu des organes. Je parlai un jour à Claude Bernard de ce que le fait universel de l'attrait sexuel a de profond. Il me répondit, après un moment de réflexion : « Non ; ce sont là des fonctions claires, des conséquences de la nutrition. » Très bien ; mais qu'alors on fonde une science qui s'occupera des conséquences obscures des fonctions claires. Pourquoi, par exemple, la fleur a-t-elle le parfum ?

* Les choses ont été renversées par l'humanité. Le vrai analogue de la beauté du mâle, c'est la pudeur de la femme. Un petit air de réserve, de timidité, de sujétion touchante a fini par devenir pour l'homme quelque chose de plus attrayant que la beauté.

prépare de cuisants remords. C'est, en tout cas, l'heure de sa vie passagère où l'homme est le meilleur. La sensation immense qu'il éprouve, quand il sort ainsi en quelque sorte de lui-même, montre qu'il touche véritablement l'infini. L'amour, entendu d'une manière élevée, est ainsi une chose religieuse, ou plutôt fait partie de la religion. Croirait-on que cet antique reste de parenté avec la nature, la frivolité et la sottise aient réussi à le faire envisager comme un reste honteux de l'animalité ? Est-il possible qu'une fin aussi sainte que celle de continuer l'espèce ait été attachée à un acte coupable ou ridicule ? On prête ainsi à l'Éternel une intention grotesque, une véritable drôlerie.

Le caractère sérieux de l'amour a été [p. 190] oblitéré par la légèreté. Le devoir est sûrement quelque chose de plus haut, puisqu'il n'est accompagné d'aucun plaisir et souvent entraîne de durs sacrifices. Et pourtant l'homme y tient presque autant qu'à l'amour. L'homme est reconnaissant quand on lui donne des raisons de croire au dévouement ; lui prouver le devoir, c'est lui retrouver ses titres de noblesse. On est mal venu à lui proposer de l'en délivrer. Le soin de l'animal pour sa progéniture, une foule de faits qui nous présentent le besoin du sacrifice dans les consciences en apparence les plus égoïstes, démontrent que très peu d'êtres se soustraient aux commandements établis par la nature en vue de fins dont eux-mêmes se soucient fort peu. Le devoir et les instincts de nidification et de couvée chez l'oiseau ont la même origine providentielle. Même dans la vie la plus vulgaire, la part de ce que l'on fait pour Dieu est énorme. L'être le plus bas aime mieux être juste qu'injuste ; tous nous adorons, nous prions bien des fois par jour sans le savoir.

Ces voix, tantôt douces, tantôt austères, d'où viennent-elles ? Elles viennent de [p. 191] l'univers, ou, si l'on veut, de Dieu. L'univers, avec qui nous sommes en rapport comme par un conduit ombilical, veut le dévouement, le devoir, la vertu ; il emploie, pour arriver à ses fins, la religion, la poésie, l'amour, le plaisir, toutes les déceptions. Et ce que veut l'univers, il l'imposera toujours ; car il a pour appuyer ses volontés des ruses inouïes. Les raisonnements les plus évidents des critiques ne feront rien pour démolir ces saintes illusions. Les femmes, en particulier, résisteront toujours ; nous pouvons dire ce que nous voudrions, elles ne nous croiront pas, et nous en sommes ravis. Ce qui est en nous sans nous et malgré nous, l'inconscient, en un mot, est la révélation par excellence. La religion, résumé des besoins moraux de l'homme, la vertu, la pudeur, le désintéressement, le sacrifice sont la voix de l'univers. Tout se résume en un acte de foi à des instincts qui nous obsèdent, sans nous convaincre, en l'obéissance à un langage venant de l'infini, langage parfaitement clair en ce qu'il nous commande, obscur en ce qu'il promet. Nous voyons le charme : nous le [p. 192] déjouons ; mais il ne sera jamais rompu pour cela. *Quis posuit in visceribus hominis sapientiam ?*

De cette résultante suprême de l'univers total, nous ne pouvons dire qu'une seule chose, c'est qu'elle est bonne. Car si elle n'était pas bonne, l'univers total, qui existe depuis l'éternité, se serait détruit. Supposons une maison de banque existant depuis l'éternité. Si cette maison avait le moindre défaut dans ses bases, elle eût mille fois fait faillite. Si le bilan du monde ne se soldait point par un boni au profit

des actionnaires, il y a longtemps que le monde n'existerait plus. De l'immense balancement du bien et du mal sort un profit, un reliquat favorable. Ce surplus de bien est la raison d'être de l'univers et la raison de sa conservation. Pourquoi être, s'il n'y avait pas de profit à être ? Il est si facile de n'être pas !

Je trouve superficielles les objections que quelques savants élèvent contre le finalisme, en faisant remarquer certaines imperfections de la nature, les défauts du corps humain, par exemple, tel muscle constituant un levier de l'espèce la moins [p. 193] efficace, l'œil construit avec un singulier à-peu-près. On oublie que les conditions de la création, si l'on peut s'exprimer ainsi, sont limitées par le balancement d'avantages et d'inconvénients contradictoires. C'est une courbe déterminée par la rencontre de ses coordonnées et écrite d'avance dans une équation abstraite. Un meilleur levier à l'avant-bras nous eût conformés comme des pélicans. Un œil qui éviterait les défauts de l'œil actuel tomberait probablement dans des inconvénients plus graves. Des cerveaux plus puissants que les meilleurs cerveaux humains se conçoivent ; mais ils eussent amené pour ceux qui en auraient été doués des congestions, des fièvres cérébrales. Un homme qui ne serait jamais malade, au contraire, serait probablement condamné à une incurable médiocrité. Une humanité qui ne serait pas révolutionnaire, tourmentée d'utopies, ressemblerait à une fourmilière, à une Chine croyant avoir trouvé la forme parfaite et y restant. Une humanité qui ne serait pas superstitieuse serait d'un positivisme désespérant. Or la nature a une sorte de prévoyance ; elle ne crée pas [p. 194] ce qui serait destiné à mourir par un vice interne. Elle devine les impasses et ne s'y engage pas.

Certains inconvénients du corps sont comme des abus historiques que le progrès de l'évolution n'a pas eu un intérêt suffisant à réformer. Quand l'inconvénient était assez grave pour tuer l'individu et supprimer l'espèce, une lutte à mort s'est établie ; le vice mortel a été corrigé ou l'espèce a disparu ; mais quand le vice (par exemple, le prolongement inutile du cæcum) était seulement de nature à produire quelques maladies, quelques morts, la nature n'a pas jugé qu'il valût la peine de faire un coup d'État pour si peu de chose. C'est ainsi que, dans une société, l'extirpation des grands abus est plus facile que la correction des petits ; car, dans le premier cas, c'est une question de vie et de mort ; dans le second, personne n'a assez d'intérêt à la réforme pour engager une lutte radicale. Les objections des savants qui se mettent en garde contre ce qu'ils tiennent pour une résurrection du finalisme portent à fond contre le système d'un créateur réfléchi et tout-puissant. [p. 195] Elles ne portent en rien contre notre hypothèse d'un *nisus* profond, s'exerçant d'une manière aveugle dans les abîmes de l'être, poussant tout à l'existence, à chaque point de l'espace. Ce *nisus* n'est ni conscient ni tout-puissant ; il tire le meilleur parti possible de la matière dont il dispose. Il est donc tout naturel qu'il n'ait pas fait des choses offrant des perfections contradictoires. Il est naturel aussi que la partie du cosmos que nous voyons offre des limites et des lacunes, tenant à l'insuffisance des matériaux dont la productivité de la nature disposait sur un point donné. C'est le *nisus* agissant sur la totalité de l'univers qui

sera peut-être un jour conscient, omniscient, omnipotent. Alors pourra se réaliser un degré de conscience dont rien maintenant ne peut nous donner une idée.

Au moyen âge, le plus haut résultat du monde, au moins de la planète Terre, était un chœur de religieux chantant des psaumes. La science de notre temps, répondant au désir qu'a le monde de se connaître, atteint des effets bien supérieurs. Le Collège de France est fort au-dessus [p. 196] de la plus parfaite abbaye de l'ordre de Cîteaux. L'avenir amènera sans doute de bien plus beaux résultats encore. À l'infini, l'Être absolu, arrivé au comble de ses évolutions déifiques, et se connaissant parfaitement lui-même, réalisera peut-être ces beaux vers du mystique chrétien :

*Illic secum habitans in penetratibus,
Se rex ipse suo contuitu beat.*

III

LES deux dogmes fondamentaux de la religion, Dieu et l'immortalité, restent ainsi rationnellement indémontrables ; mais on ne peut dire qu'ils soient frappés d'impossibilité absolue. Les touchants efforts de l'humanité pour sauver ces deux dogmes ne doivent pas être taxés de pure chimère. Une conscience générale de l'univers, une âme du monde sont choses que l'expérience n'a jamais prouvées ; mais une molécule d'un de nos os ne se doute pas non plus de la conscience générale du corps dont elle fait partie, de ce qui constitue notre unité.

[p. 197] L'attitude la plus logique du penseur devant la religion est de faire comme si elle était vraie. Il faut agir comme si Dieu et l'âme existaient. La religion rentre ainsi dans le cas de ces nombreuses hypothèses telles que l'éther, les fluides électriques, lumineux, caloriques, nerveux, l'atome lui-même, que nous savons bien n'être que des symboles, des moyens commodes pour expliquer les phénomènes, et que nous maintenons tout de même. Dieu créant le monde en vertu de profonds calculs est une formule bien grossière ; mais les choses se comportent à peu près comme si cela avait eu lieu. L'âme n'existe pas comme substance à part ; mais les choses se passent à peu près comme si elle existait. Rien n'a jamais été révélé à aucune famille humaine par des voix surnaturelles, et pourtant la révélation est une métaphore dont l'histoire religieuse a de la peine à se passer. Le paradis éternel promis à l'homme n'a pas de réalité, et pourtant il faut agir comme s'il en avait ; il faut que ceux qui n'y croient pas surpassent en bonté, en abnégation, ceux qui y croient.

[p. 198] On a coutume de présenter ces grands dogmes consolateurs, Dieu et l'immortalité, comme des postulats de la vie morale de l'humanité ; et certes on a raison à beaucoup d'égards. Agir pour Dieu, agir en présence de Dieu sont des

conceptions nécessaires de la vie vertueuse. Nous ne demandons pas un rémunérateur ; mais nous voulons un témoin. La récompense des cuirassiers de Reichshofen dans l'éternité, c'est le mot du vieil empereur : « Oh ! les braves gens ! * » Nous voudrions un mot de Dieu comme celui-là. Les sacrifices ignorés, la vertu méconnue, les erreurs inévitables de la justice humaine, les calomnies irréfutables de l'histoire légitiment ou plutôt amènent fatalement un appel de la conscience opprimée par la fatalité à la conscience de l'univers. C'est un droit auquel l'homme vertueux ne renoncera jamais. Dans les situations héroïques [p. 199] de la Révolution, la nécessité de l'immortalité de l'âme fut réclamée à peu près par tous les partis. Le souci des mémoires et des papiers justificatifs tenait, chez les hommes de ce temps, au même principe. Ils écrivaient, écrivaient, persuadés qu'il y aurait quelqu'un pour les lire. On voulait absolument un juge au delà de la tombe ; on le demandait à la conscience du monde ou à la conscience de l'humanité. L'humanité est ainsi acculée à cette singulière impasse que plus elle réfléchit, mieux elle voit la nécessité morale de Dieu et de l'immortalité, et mieux aussi elle voit les difficultés qui s'élèvent contre les dogmes dont elle affirme la nécessité.

Ces difficultés sont des plus graves ; il ne faut pas se les dissimuler. Les anciennes idées religieuses étaient fondées sur le concept étroit d'un monde créé il y a quelques milliers d'années, dont la Terre et l'homme étaient le centre. Une petite Terre, contenant un nombre compté d'habitants, un petit ciel la surmontant comme une coupole, une cour céleste à quelques lieues en l'air, tout occupée des enfantillages des hommes, des îles des Bienheureux, [p. 200] situées vers l'ouest, où les morts se rendent en barque, ou bien un paradis de papier que la moindre réflexion scientifique crèvera, voilà le monde qu'un Dieu à grande barbe blanche enserre facilement dans les plis de sa robe. Quand Nemrod tirait ses flèches contre le ciel, elles lui revenaient ensanglantées ; nous avons beau tirer, les flèches ne reviennent plus. L'élargissement de l'idée du monde et la démolition scientifique de l'ancienne hypothèse anthropocentrique, au XVI^e siècle, sont le moment capital de l'histoire de l'esprit humain. Aristarque de Samos avait eu à cet égard les premières lueurs et passa pour un impie. La rage de l'Église contre les fondateurs de l'ordre nouveau, Copernic, Giordano Bruno, Galilée, fut de même assez conséquente. Le petit monde sur lequel l'Église avait régné, avec ses dogmes restreints à la Terre, était brisé sans retour. Les vues plus modernes sur les âges de la nature et les révolutions du globe, en ouvrant à l'homme la perspective de l'infini du temps en arrière, ont eu le même résultat d'une façon encore plus démonstrative.

* Et le mot du vieil empereur lui-même n'a pas été dit, au moins dans de telles circonstances. J'ai reçu une lettre très bien raisonnée d'un militaire ayant participé à ces luttes héroïques et qui me prouve que la version reçue est tout à fait inexacte. Comme il ne s'agit ici que d'une comparaison pour bien faire comprendre ma pensée, je ne crois pas devoir entrer dans des rectifications à ce sujet.

[p. 201] On ne reconstituera pas les anciens rêves. Si la loi du monde était un fanatisme étroit, si l'erreur était la condition de la moralité humaine, il n'y aurait aucune raison pour s'intéresser à un globe voué à l'ignorance. Nous aimons l'humanité, parce qu'elle produit la science ; nous tenons à la moralité, parce que des races honnêtes peuvent seules être des races scientifiques. Si on posait l'ignorance comme borne nécessaire de l'humanité, nous ne voyons plus aucun motif de tenir à son existence. L'humanité qu'appellent de leurs vœux nos réactionnaires serait si insignifiante que j'aimerais autant la voir périr par anarchie et manque de moralité que par sottise. Le retour de l'humanité à ses vieilles erreurs, censées indispensables à sa moralité, serait pire que son entière démoralisation.

Il faut donc en prendre notre parti, et dans nos vues sur l'univers, éviter le ridicule des provinciaux qui, ne voyant rien au delà de leur clocher, s'imaginent que tout le monde s'inquiète de leurs affaires, que le roi n'a de souci que pour leur petite ville, que Dieu même a une opinion sur [p. 202] les petites coteries qui la divisent. L'humanité est dans le monde ce qu'une fourmilière est dans une forêt. Les révolutions intérieures d'une fourmilière sa décadence, sa ruine sont choses secondaires pour l'histoire d'une forêt. Que l'humanité sombre faute de lumières ou de vertu, qu'elle manque à sa vocation, à ses devoirs, des faits analogues sont arrivés mille fois dans l'histoire de l'univers. Gardons-nous donc de croire que nos postulats soient la mesure de la réalité. La nature n'est pas obligée de se plier à nos petites convenances. À cette déclaration de l'homme : « Je ne peux être vertueux sans telle ou telle chimère », l'Éternel est en droit de répondre : « Tant pis pour vous. Vos chimères ne sauraient me forcer à changer l'ordre de la fatalité. »

Ce qui affaiblit encore les raisonnements *a priori* sur ce point, c'est que, parmi les postulats de l'humanité, il y en a de notoirement impossibles. Il faut bien le remarquer, en effet, le dieu que postule la plus grande partie de l'humanité n'est pas le dieu situé à l'infini, dont nous admettons l'existence comme possible. Ce dieu-là est [p. 203] trop éloigné pour que la piété s'y attache. Ce que veut le vulgaire, c'est un dieu qui certainement n'existe pas, un dieu qui s'occupe de la pluie et du beau temps, de la guerre et de la paix, des jalousies des hommes entre eux, que l'on fait changer d'avis en l'importunant. L'humanité, en d'autres termes, voudrait un dieu pour elle, un dieu qui s'intéresse à ses querelles, un dieu particulier de la planète, la gérant en bon gouverneur, comme les dieux provinciaux que rêva le paganisme en décadence. Chaque nation va plus loin ; elle voudrait un dieu pour elle seule. Une idole lui conviendrait mieux encore, et, si on laissait un libre cours aux vœux des hommes, ils réclameraient des pouvoirs pour les reliques nationales, pour les images sacrées *. Que de postulats dont il ne sera

* Voilà pourquoi la dévotion du vulgaire va bien plus aux saints qu'à Dieu. Le déisme pur ne sera jamais la religion du peuple ; en fait, le déiste et le vulgaire n'adorent pas le même dieu. Il y a là un malentendu dont une certaine philosophie a pu se couvrir en temps de guerre, mais dont elle devrait se faire scrupule en temps de paix.

tenu aucun compte ! L'homme a besoin d'un dieu qui soit en rapport avec [p. 204] sa planète, son siècle, son pays : s'ensuit-il que ce dieu existe ? L'homme a besoin d'immortalité personnelle : s'ensuit-il que cette immortalité existe ? En d'autres termes, l'homme est désespéré de faire partie d'un monde infini, où il compte pour zéro. Un paradis composé d'un décillion d'êtres n'est pas du tout ce petit paradis en famille, où l'on se connaît, où l'on continue de voisiner, de potiner, d'intriguer ensemble. Il faut demander à Dieu de rapetisser le monde, de donner tort à Copernic, de nous ramener au *cosmos* du Campo Santo de Pise, entouré des neuf chœurs d'anges, et tenu entre les bras du Christ.

Ainsi, on arrive à ce résultat étrange, que l'immortalité est, *a priori*, le plus nécessaire des dogmes et, *a posteriori*, le plus faible. Comme la fourmi ou l'abeille, nous travaillons par instinct à des œuvres communes dont nous ne voyons pas la portée. Les abeilles cesseraient de travailler, si elles lisaient des articles où elles apprendraient qu'on leur soustraira leur miel et qu'elles seront tuées en récompense de leur travail. L'homme va toujours, malgré le *sic vos non vobis*. Nous ne voyons [p. 205] ni ce qui est au-dessus de nous ni ce qui est au-dessous de nous ; « nous faisons la chaîne », me disait un esprit supérieur. Les volontés divines sont obscures. Nous sommes un des millions de fellahs qui travaillèrent aux pyramides. Le résultat, c'est la pyramide. L'œuvre est anonyme, mais elle dure ; chacun des ouvriers vit en elle. Ce qui ne serait vraiment pas injuste, c'est ce que demandent les ouvriers des manufactures, c'est que nous fussions associés à l'œuvre de l'univers en participation des bénéfiques, que nous eussions du moins quelque chose du résultat de notre travail. Or, admis aux labeurs, nous ne sommes pas admis aux dividendes, nous ne savons pas s'il y en a, et même notre salaire nous est assez mal payé. D'autres se mettraient en grève ; nous, nous allons tout de même.

En résumé, l'existence d'une conscience supérieure de l'univers est bien plus probable que l'immortalité individuelle. Sur ce dernier point, nous n'avons d'autre fondement à nos espérances que la grande présomption de la bonté de l'être suprême. Tout lui sera un jour possible. Espérons [p. 206] qu'alors il voudra être juste, et qu'il rendra à ceux qui auront contribué au triomphe du bien le sentiment et la vie. Ce sera un miracle. Mais le miracle, c'est-à-dire l'intervention d'un être supérieur, qui maintenant n'a pas lieu, pourra un jour, quand Dieu sera conscient, être le régime normal de l'univers. Les rêves judéo-chrétiens, plaçant au terme de l'humanité le règne de Dieu, conservent encore ici leur grandiose vérité. Le monde, gouverné maintenant par une conscience aveugle ou impuissante, pourra être gouverné un jour par une conscience plus réfléchie. Toute injustice alors sera réparée, toute larme séchée. *Absterget Deus omnem lacrymam ab oculis eorum*.

L'huître à perle me paraît la meilleure image de l'univers et du degré de conscience qu'il faut supposer dans l'ensemble. Au fond de l'abîme, des germes obscurs créent une conscience singulièrement mal servie par les organes, prodigieusement habile cependant pour atteindre ses fins. Ce qu'on appelle une maladie de ce petit *cosmos* vivant amène une sécrétion d'une beauté idéale, que les hommes [p. 270] s'arrachent à prix d'or. La vie générale de l'univers est,

comme celle de l'huître, vague, obscure, singulièrement gênée, lente par conséquent. La souffrance crée l'esprit, le mouvement intellectuel et moral. Maladie du monde, si l'on veut, en réalité perle du monde, l'esprit est le but, la cause finale, le résultat dernier et certes le plus brillant de l'univers que nous habitons. Il est bien probable que, s'il y a des résultantes ultérieures, elles sont d'un ordre infiniment plus élevé.

FIN